N° 64 – JUILLET 2020

Info 12

Président : Chef d'escadrons Paul Lemaire
12 Rue de La Chapelle - 02110 Bohain-en-Vermandois
Tél. : 03.23.07.06.02 – Courriel : Paul.Lemaire41@outlook.fr

Vice-Président : M. Michel Stirnemann
3 Rue Crussy – 08200 Sedan
Tél. : 06.07.95.51.13 – Courriel : michelstirneman348@gmail.com

Secrétaire : Brigadier-chef Philippe Gillet
13 Rue de Charme – 08140 Pouru Saint Rémy
Tél. : 03.24.29.46.01
Courriel : gilletphil08@wanadoo.fr

Secrétaire adjointe : Madame Catherine Zanette
19 Rue de la Pennessière – 08200 Wadelincourt
Tél. : 03.24.29.65.51
Courriel : catherine.zanette@wanadoo.fr

Trésorier : Maréchal des logis chef Claude Zanette
19 Rue de la Pennessière – 08200 Wadelincourt
Tél. : 03.24.29.65.51 - Courriel : catherine.zanette@wanadoo.fr

Organisateur des cérémonies en Pays de Caux : Brigadier-chef Raphaël Distante
8 Rue des Sapeurs – 76460 Saint-Valery-en-Caux
Tél. : 02.35.97.33.57 - Courriel : distante@wanadoo.fr

Organisateur 12.12 à Saumur : Brigadier-chef Jean-Claude Frelechoux
8 Rue de la Cirottière – 49160 Longue Jumelles
Tél. : 06.41.35.59.31 – Courriel : milord62@orange.fr

Porte-drapeau : Brigadier-chef Jackie Dumay
15 Avenue Jules Ferry 08200 Sedan
Tél. : 06.86.71.51.71 – Courriel : jackie.dumay@gmail.com

Porte-drapeau suppléant : Monsieur Cyril Gillet
47 Avenue Phlippoteaux – 08200 Sedan
Tél. : 06.73.41.10.06 – Courriel : cyr.gillet08@gmail.com

Webmestre : Chef d'escadrons François de Guiringaud
103 Avenue Pierre Grenier – 92100 Boulogne Billancourt
Tél. : 01.46.09.07.75 – fdeguiringaud@gmail.com

Commissaire aux comptes : Adjudant-chef René Petitdan
2 Quart Montebello – 08140 Bazeilles
Tél. : 03.24.26.38.17 – Courriel : renepetitdan@orange.fr

Membre du bureau : Lieutenant Patrick Gérard
2 Rue Gonzague – 08000 Charleville-Mézières
Tél. : 03.24.57.29.78 – Courriel : pgerard08@free.fr

SOMMAIRE

1 LE MOT DU PRESIDENT

2 LE PASSE DU 12

La trouée de Sedan.

3 ACTIVITES

3.1 – Activités passées :
- 31.1 – Montcornet.
- 31.2 – Disy-le-Gros et Ville-aux-Bois-les-Dizy.
- 31.3 – Stèle Labouche.
- 31.4 – Ermenouville.
- 31.5 – Veules-les-Roses.

3.2 – Activités futures :
- 32.1 – Buzancy.
- 32.2 – Les 12.12 à Paris, Saumur et Sedan.
- 32.3 – L'assemblée générale en 2021.

4 INFORMATIONS DIVERSES

4.1 – Nouvelles de l'U.N.A.B.C.C.
4.2 – F.C.C.A.
4.3 – U.N.A.C.A.
4.4 – 1er Régiment de Chasseurs.
4.5 – Nouvelles de Sedan et des Ardennes.
4.6 – Relations avec nos amis canadiens.
4.7 – Le saviez-vous ?
4.8 – Documents.
4.9 – Le mot du trésorier.

5 NOUVELLES DES CAMARADES

5.1 – Nouvelles adhésions.
5.2 – Changements d'adresse.
5.3 – Nos peines.
5.4 – Nouvelles des uns et des autres.

Photo couverture : Aquarelle du général Noiret.
Le Calvaire d'Illy (1er septembre 1870).

1 - LE MOT DU PRESIDENT

Chers amis,

La France sort d'une pandémie qui a affecté de nombreuses et nombreux concitoyens et est venu bouleverser mon projet. Bien que cet ennemi soit invisible, il a, à ce jour, fait de nombreuses victimes dont des membres et sympathisants de l'amicale.

Je fais part de toute ma reconnaissance aux différents personnels et services qui se sont dévoués pour faire face à ce fléau.

Compte tenu de la catastrophe sanitaire et aux mesures restrictives du confinement, c'est avec une infinie tristesse que j'ai dû renoncer à notre assemblée générale et à notre commémoration qui devait revêtir un éclat tout particulier ; quatre-vingts ans qui nous séparent d'héroïques faits d'armes qui, à Saint-Valery-en-Caux, Ermenouville, Veules-les-Roses contribuaient en juin 1940 à préserver l'honneur de la Cavalerie française.

Je voudrais remercier tous ceux qui, enthousiasmés par ma planification, avaient l'intention de se rendre en terre normande les 13 et 14 juin ; les anciens et amis du 12 bien sûr, mais aussi la Fédération des Chasseurs et Chasseurs d'Afrique, l'Union Nationale de l'Arme Blindée Cavalerie Chars, l'Union Nationale des Anciens Chasseurs d'Afrique.

Je suis gré aux maires des communes d'Ermenouville, Veules-les-Roses, Saint-Valery-en-Caux qui, dès l'élaboration de mon programme étaient séduis à l'idée d'accueillir le détachement de l'armée d'active du 1er Chasseurs de Verdun et aussi du 5ème Cuirs…

Deux amis méritent ma (notre) reconnaissance affectueuse, Raphaël Distante pour son action en pays cauchois, ses relations avec les britanniques, sa démarche auprès de la municipalité de Saint-Valery-en-Caux, organisation et préparation de notre accueil. Philippe Gillet, qui depuis plus d'une année, s'est donné comme toujours à fond dans la mise au point de ce projet : correspondance, administration, publicité, etc…

Je comprends chers amis, votre déception, mais face à une telle situation, la seule antidote possible au découragement et à l'esprit d'abandon ; c'est notre cohésion, notre enthousiasme, notre dynamisme… J'ai décidé de reporter cette manifestation les 12 et 13 juin 2021. Nous sommes prêts !

Le 1er septembre 2020, nous n'oublierons pas de commémorer le 150ème anniversaire des combats de Floing.

Enfin, je porte à votre connaissance qu'une nouvelle rubrique apparaît dans ce numéro à savoir, la rubrique '' Annonces '' qui se trouve dans le paragraphe 5.5. Cette rubrique a pour but de donner aux anciens et ami(e)s du 12, la possibilité de faire une annonce quelle qu'elle soit : parution de livre, recherche, offre location pour vacances… Nous laissons ici vivre votre imagination…

En attendant patiemment le plaisir de vous revoir toutes et tous, je vous demande de prendre soin de vous.

Bel été à toutes et tous et rendez-vous aux 12.12 Paris, Saumur et Sedan…

Et par Saint Georges ..... Vive la Cavalerie
et par Murat ..... Vive le 12ème !
Chef d'escadrons Paul Lemaire

2 - LE PASSE DU 12

Depuis septembre 1939, l'armée française est mobilisée. Durant neuf mois, elle veille, elle somnole aux frontières de l'hexagone. Elle ne profite pas que l'armée allemande est occupée à l'Est (invasion de la Pologne). Elle laisse le temps à Hitler après la rapide campagne de Pologne, de ramener ses forces à l'ouest. Le 10 mai, coup de tonnerre, la Wehrmacht envahi la Belgique, la Hollande et le Luxembourg…

Ecoutant Von Manstein, Hitler prend le pari fou d'engager sept Panzerdivisions dans le massif des Ardennes…

La trouée de Sedan

Général Gamelin

L'attaque au nord de la Belgique n'est conçue que comme une manœuvre de diversion destinée à attirer le corps expéditionnaire britannique et les puissantes forces françaises stationnées dans les Flandres. L'offensive principale doit se dérouler plus au sud, dans les Ardennes, région accidentée et couverte d'épaisses forêts que l'état-major français tient pour '' infranchissable '' et qu'il ne protège que par des forces peu étoffées. Le général Gamelin ignore que les Allemands ont mis au point un plan d'entraînement extrêmement minutieux destiné aux équipages de chars. Le succès du plan allemand tient à son caractère innovant et au fait que les unités de Panzer sont déployées dans un secteur où personne ne les attend. Les Allemands massent dans ce secteur sept des dix divisions blindées dont dispose Hitler.

Le groupe blindé du général Von Kleist joue un rôle central dans l'offensive de Von Rundstedt. Ce groupement est déployé en trois échelons. Le plus puissant est le 19ème corps d'armée de Guderian, comprenant les 1ère, 2ème et 10ème divisions de Panzer, qui a pour objectif Sedan. En deuxième échelon se trouve le 41ème Corps d'armée du général Reinhardt, constitué des 6ème et 8ème divisions de Panzer, avec la mission d'installer une tête de pont sur la Meuse, à Monthermé. Le 14ème Corps d'armée du général Wietersheim est placé en troisième échelon. Le 15ème Corps d'armée du général Hoth, composé des 5ème et 7ème divisions de Panzer, est chargé de couvrir le flanc de l'attaque principale.

Lorsqu'il franchit la frontière à l'aube du 10 mai, le groupe blindé de Von Kleist présente un spectacle remarquable : vu d'avion, cela ressemble au plus gigantesque embouteillage de l'histoire. D'après Blumentritt, chef d'état-major de Rundstedt, cette '' phalange géante '' de blindés et d'autres véhicules '' s'étend sur 160 kilomètres et son arrière-garde se trouve à 80 kilomètres à l'est du Rhin ''. Aux dires de certains, alignée sur une seule ligne, cette phalange pourrait s'étendre de Koenigsberg, en Prusse-Orientale, à Trèves.

Le premier obstacle que rencontre le 19ème Corps d'armée de Guderian est la ligne '' Schuster '', une ligne de défense protégeant la frontière du Luxembourg. Elle consiste en une série de chicanes, faites d'abord de pierres sèches, puis de blocs de béton surmontés de rails, et munie chacune d'un portail blindé. Ces chicanes sont implantées sur les routes et les nombreux ponts le long de la frontière luxembourgeoise qui suit les cours de l'Our, de la Sûre et de la Moselle. Le Luxembourg ne dispose que de 300 gendarmes et d'une compagnie de 400 volontaires pour défendre ses frontières.

Après avoir traversé le Luxembourg sans rencontrer de grande résistance, le groupe d'armées '' A '' pénètre sur le sol belge, ainsi qu'en France. Les Allemands doivent tout d'abord résoudre le problème des encombrements considérables sur les routes particulièrement sinueuses des Ardennes. Le déploiement d'une telle quantité de véhicules constitue en soi une tâche difficile, mais bientôt les différentes routes

empruntées par les divisions finissent par se rejoindre pour ne former qu'un seul axe. Malgré ces difficultés, les différentes uni -tés progressent plus rapidement que les Alliés escomptaient. Les chars de la 1ère division Panzer franchissent la frontière luxembourgeoise à Wallendorf peu après 6 h, et entrent sur le territoire belge. Désormais, les Ardennes ne sont plus un obstacle. La ‘’ barrière infranchissable des Ardennes ‘’ n'est plus qu'un mythe.

Chars allemands dans les Ardennes.

Des escadrilles de reconnaissance françaises mènent plusieurs missions dans cette direction, mais elles se heurtent chaque fois aux avions de la *Luftwaffe*. Il est impossible pour l'aviation française de repérer le gros des troupes allemandes qui progressent à travers les collines boisées des Ardennes. Le haut commandement français ignore les intentions allemandes et il interprète les rares mouvements repérés dans le secteur comme une manœuvre secondaire destinée à menacer le flanc de la ligne Maginot.

Fi 156

Les unités belges déployées dans les Ardennes sont loin de s'imaginer que les Allemands ont minutieusement préparé une opération aéroportée destinée à amener des troupes sur l'arrière-garde belge, entre Bastogne et Martelange. Cette opération a pour nom de code ‘’ Niwi ‘’, acronymes des villes de Nives et Witry, où doivent atterrir les avions allemands et qui servent de nœuds de communications. Elle est confiée au 3ème bataillon du régiment *Grossdeutschland*, sous les ordres du lieutenant-colonel Garski. Les hommes de Garski ont reçu un entraînement particulier qui consiste à monter et à descendre très rapidement, avec leur équipement, d'un avion Fieseler Fi 156 ‘’ Storch ‘’capable d'emporter seulement deux passagers. Les 400 soldats des 10ème et 11ème compagnies du 3ème bataillon doivent s'emparer de deux villages belges près de la frontière, Nives et Witry. Ils sont répartis en deux détachements, un pour chacun des villages, qui sont eux-mêmes divisés en deux groupes. En effet, les 100 Fi 156 alloués à l'opération devront effectuer deux rotations pour amener les 400 hommes de Garski à pied d'œuvre. Le lieutenant-colonel Garski doit être déposé à Witry avec 240 de ses hommes par 56 Fi 156 en deux rotations. Le capitaine Krüger a pour objectif Nives où il doit être amené avec ses 160 hommes par 42 Fi 156 en deux rotations. Ces deux détachements doivent couper les communications et les liaisons des chasseurs ardennais stationnés sur la frontière afin de faciliter l'avance des 1ère et 2ème divisions de Panzer.

Le 10 mai à 5 h 20, les premiers Fi 156 décollent de l'aérodrome de Dockendorf pour le détachement de Garski et de celui de Pützhöhe pour le détachement de Krüger. Les avions de chaque groupe volent espacés en colonne l'un derrière l'autre. Le major Förster de la *Luftwaffe* pilote l'avion de tête du détachement Krüger. Sans s'en rendre compte, il se mêle aux avions de l'autre détachement qui le suivent aussi à présent. Si bien que Garski atterrit à Witry avec seulement cinq avions. Il ne dispose que de neuf soldats et de deux mitrailleuses MG-34. Il n'en constitue pas moins un barrage sur la route de Neufchâteau-Martelange et fait couper les fils téléphoniques. De leur côté, Krüger et les avions des deux détachements ne se posent pas à Nives mais à l'Église, à 15 km au sud de son objectif. Avec les 180 soldats (au lieu des 80 prévus) dont il dispose, Krüger fait édifier des barrages sur les routes, couper les fils téléphoniques et réquisitionner des véhicules. Il cherche à rejoindre Witry voire Nives. La deuxième rotation amène 100 soldats à Witry, qui renforcent le faible détachement Garski, et 100 soldats à Nives, qui remplissent la mission du détachement Krüger. Les Belges lancent des contre-attaques pour reprendre les villages. Deux chars légers T-15 appuyés par deux pelotons motocyclistes parviennent à chasser les Allemands de l'Église vers 9 heures. Krüger et ses hommes rejoignent Witry. Les Belges attaquent Witry avec deux chars T-13 soutenus par quelques fantassins, mais ils sont repoussés. À Nives, une automitrailleuse Panhard 178 est stoppée par le tir des Panzerbüchsen (fusils antichars). Vers midi, les Belges attaquent avec deux chars T-13 suivis par des éléments d'infanterie. Ils sont maintenus à distance. L'attaque de trois chars français Hotchkiss H39 contraint les Allemands à évacuer Nives. Mais les chars, sans soutien d'infanterie, ne peuvent tenir et se replient en fin de soirée. À la tombée de la nuit, la 1ère division de Panzer a rejoint Garski à Witry et la 2ème division de Panzer débouche à Nives. Même s'il

semble qu'il a plus gêné le repli prévu des chasseurs ardennais que facilité l'avance des divisions de Panzer, le 3ème bataillon du régiment *Grossdeutschland* a rempli sa mission.

Le matin même, les unités françaises du secteur de Sedan ont reçu le message d'alerte ‘’ Tilsit ‘’ indiquant le déclenchement de l'offensive allemande. *La 5ème division légère de cavalerie (DLC), dont le 12ème Chasseurs,* s'est portée au-delà de la frontière et a atteint Libramont et Neufchâteau dans la soirée, la 1ère brigade de cavalerie est arrivée aux environs de Straimont et Suxy en fin de journée, tandis que la 2ème DLC a rejoint Rulles et Virton. Des patrouilles de cavaliers et d'automitrailleuses ont été plus en avant et sont entrées en contact avec les avant-gardes allemandes tout au long de la journée.

Le 11 mai, la 2ème division de Panzer prend Libramont et *capture les premiers Chasseurs du 12ème*. La 1ère division de Panzer avance en direction de Bertrix en passant par Neufchâteau. Les destructions occasionnées par les Belges et les obstacles dont ils ont jalonné les routes retardent l'avancée des Allemands. Ce sont toutefois les seules difficultés rencontrées par les Panzer sur leur passage. En effet, les obstacles établis par les Belges ne sont pas défendus. La 10ème division de Panzer, dont la mission est de couvrir le flanc sud, est déviée à plusieurs reprises de son objectif, d'un côté par Guderian et de l'autre par Von Kleist, qui ne s'entendent pas sur la marche à suivre. Le premier préconise une attitude plus agressive tandis que le second se montre plus prudent. À 15 h 15, la 1ère division de Panzer entre dans le village de Bertrix, sans rencontrer de résistance sérieuse.

Heinz Guderian à Bouillon, le 12 mai 1940

Le 12 mai, les forces de Guderian prennent la ville de Bouillon. Les ponts enjambant la Semois qui traverse la commune sont tous détruits. Les unités de reconnaissance allemandes découvrent cependant plusieurs gués que les sapeurs se chargent aussitôt de rendre praticables pour permettre le passage des chars. À la nuit tombée, les Allemands ont atteint les rives de la Meuse de part et d'autre de Sedan. Ce même jour, entre 17 heures et 18 heures, les derniers éléments français au nord de la Meuse se replient, faisant sauter les ponts dans la soirée. Le général Huntziger, commandant la 2ème armée française et responsable de la défense de la région de Sedan, croit que les Allemands ont l'intention d'attaquer la ligne Maginot par l'arrière, et il charge ses meilleures unités de la protéger. Il n'envoie que des divisions de deuxième classe pour défendre le secteur de la Meuse, qui est pourtant le principal objectif des Allemands. En effet, les Allemands ont l'intention de traverser la Meuse entre Sedan et Dinant, où se trouve la charnière entre la 2ème armée du général Huntziger et la 9ème armée du général Corap. C'est ici que l'armée française va essuyer l'une des plus grandes défaites de son histoire.

La Meuse représente un formidable obstacle naturel. À Sedan, la Meuse fait près de soixante mètres de large et il est impossible de la franchir à gué. De nombreuses fortifications ont été construites le long des berges pour abriter des armes d'appui de toutes sortes et des pièces d'artillerie de différents calibres. Chaque blockhaus aurait dû disposer d'un canon antichar de 47 mm et de mitrailleuses. La plupart n'ont qu'un canon de 37 mm modèle 1916, moins puissant contre les engins blindés. Certains bunkers n'ont pas reçu leurs protections de créneau et leurs portes blindées. Deux cents mètres environ les séparent les uns des autres, mais la plupart de ces ouvrages ne sont pas terminés. La seconde ligne de résistance est installée trop près de la première ligne pour être utile dans le genre de combat ‘’ fluide ‘’ que Guderian va mener. La plupart des divisions chargées de défendre ce secteur sont peu entraînées et mal équipées. Les fortifications sont défendues par les 55ème et 71ème divisions du 10ème corps (2ème armée) du général Grandsard. Il s'agit de divisions ‘’ B ‘’ composées de réservistes. Ces hommes sont relativement âgés. Ils manquent d'entraînement et disposent de peu de matériel. Ils sont disséminés sur un front de quarante kilomètres de large. De plus, les deux divisions ont récemment échangé leur position, ce qui augmente la confusion. Les hauteurs de Marfée qui domine Sedan fournissent d'excellents postes d'observation et le 13 au matin, la 55ème division dispose, à elle seule, de 140 canons dans son secteur. Mais les Français ne disposent que d'une quantité limitée de munitions, car le commandement suprême n'a pas prévu que les Allemands concentreraient leur offensive dans ce secteur. Ainsi, les artilleurs sont gênés par le souci d'économiser les munitions.

Allemands traversant la Meuse.

Après avoir atteint la rive nord de la Meuse dans la nuit du 12 mai, les troupes de Guderian s'apprêtent à franchir le fleuve le lendemain matin. Fidèles à leur doctrine datant de la guerre précédente, les Français ne s'attendent à aucune offensive dans les quatre-vingt-seize heures suivantes. Guderian connaît bien la région où il a séjourné au début de l'année 1918. Il sait que sur la rive nord de la Meuse les voies de communication convergent vers Sedan et que le paysage couvert de prairies est propice à une progression rapide des blindés et des colonnes motorisées allemandes. De plus, un officier allemand du Génie, spécialiste des ouvrages fortifiés, a déclaré que le secteur de Sedan n'est défendu que par une mince ligne de bunkers implantés sur la rive sud, dépourvue de profondeur. Les bois qui couvrent les hauteurs sur cette rive risquent de freiner toute tentative de contre-attaque française. Entre les mains des Allemands, ces hauteurs et celles de Stonne, plus au sud, doivent permettre le contrôle des mouvements français provenant de cette direction, pendant que le gros du 19ème Corps d'armée pivotera vers l'ouest pour amorcer son mouvement en coup de faux. Afin que ses troupes disposent d'un appui efficace lors du franchissement de la Meuse, Guderian a convenu avec le général Loerzer, qui commande le 2ème Corps aérien, d'étendre le bombardement par les *Stuka* et les bombardiers à toute la durée du franchissement au lieu de faire juste précéder ce dernier, comme prévu au départ.

D'après le plan établi par Guderian, la 2ème division de Panzer doit traverser à Donchery, la 1ère division de Panzer et le régiment *Grossdeutschland* entre Glaire et Torcy, et la 10ème division de Panzer à l'est de Sedan, en face de Wadelincourt. La percée principale est à la charge de la 1ère division de Panzer et du *Grossdeutschland* qui se trouve au centre du dispositif d'attaque. Ces deux unités disposent, en plus de leur propre artillerie, du bataillon d'artillerie lourde de la 2ème division de Panzer et de celui de la 10ème division de Panzer, ainsi que de l'artillerie du 19ème Corps d'armée.

Le 13 mai au matin, des motocyclistes, des blindés et des fantassins allemands sortent des forêts dans lesquelles ils se sont dissimulés et se dirigent vers la Meuse. Les artilleurs français ouvrent le feu et harcèlent les unités allemandes pendant toute la matinée. L'artillerie allemande ne riposte pas. Les Français sont bientôt muselés par une intervention massive de la *Luftwaffe* qui engage à cette occasion autour de Sedan plus de 500 bombardiers protégés par 200 chasseurs. Les communications et les arrières de la 55ème division d'infanterie française sont désorganisés, les positions bordant la Meuse sont attaquées et les concentrations de troupes pilonnées. Toutefois, les pertes demeurent légères, en raison de l'imprécision du tir des bombardiers allemands, mais les hommes sont terrifiés. Le bombardement se poursuit pendant cinq heures. L'artillerie se joint au concert lorsque celui-ci atteint son crescendo final.

À 16 h, le passage de la Meuse commence. Le major Keilmansegg témoigne : « Immédiatement après la chute des dernières bombes, sous une pluie de terre qui retombait lentement, les premiers bateaux pneumatiques atteignirent la rive opposée. Les fusiliers, motocyclistes et fantassins foncèrent aussitôt et encerclèrent les blockhaus les plus proches ». Guderian, qui a traversé dans le premier bateau, rapporte : « Les blockhaus qui bordaient la Meuse avaient été détruits par nos canons antichars et de D.C.A. tirant à vue directe sur les embrasures. Les mitrailleuses ennemies durent se retirer sous le feu de nos armes lourdes et de notre artillerie. Bien que le terrain fût parfaitement dégagé, nos pertes demeurèrent légères ».

Eglise de Sedan

Quelques casemates isolées combattent avec un héroïsme désespéré. Mais dans l'ensemble, la défense du secteur de Sedan est médiocre. En fin d'après-midi, le front de la 55ème division française cède et Guderian décide de faire traverser la Meuse, par radeau, à des unités blindées légères. Malgré les efforts de son chef, le général Lafontaine, la 55ème division française bat en retraite, gênant l'arrivée de deux régiments d'infanterie venus en renfort.

Cet instant précis marque le point de départ d'une réaction en chaîne qui provoque la panique et la débandade au sein des troupes françaises.

De nombreuses hypothèses ont été avancées pour tenter de déterminer les causes de ce mouvement de panique. Parmi elles, la présence de membres de la cinquième colonne, de communistes, ou encore une confusion entre les chars français et allemands. En réalité, cette déroute est provoquée par les pilonnages dévastateurs et l'infiltration rapide des troupes d'assaut du Reich, qui désorganisent tout le système de défense français et déboussolent totalement le commandement.

Lorsque la nuit tombe, la 1ère division de Panzer occupe les hauteurs de Marfée, après avoir enfoncé d'un seul coup les première et deuxième lignes de défense françaises.

3 - Activités

3.1 - Activités passées :

31.1 - Montcornet :

Le 17 mai, devait se tenir à Montcornet dans l'Aisne, une manifestation nationale en présence de Monsieur le Président de la République.

A l'appel de l'UNAC – Aisne – nous avions répondu favorablement quant à notre présence et à celle de notre fanion d'Amicale. Malheureusement, la situation sanitaire a contraint les organisateurs de cette commémoration à abandonner le projet ; mais selon nos informations, il serait seulement reporté.

La Bataille de Montcornet

D'après les dernières informations dont dispose l'armée française, les chars allemands se trouvent aux environs de Montcornet. Sur l'axe Laon-Montcornet, la 4ème division cuirassée française du colonel Charles de Gaulle, dont certains éléments avancés sont au contact, depuis la veille, avec les avant-gardes de Guderian, s'apprête à endiguer l'avance du 19ème corps blindé allemand.

Les communications de la 4ème division cuirassée de réserve (DCR) sont de mauvaise qualité. De ce fait, les informations reçues sur les mouvements des unités allemandes sont inexactes, incertaines et tardives. Pour bloquer l'avancée allemande, la 4ème DCR établit trois positions : la première sur la route en direction de Laon, au nord-est de la forêt de Samoussy ; la deuxième sur la route allant de Sissonne à Saint-Erme ; la dernière à Neufchâtel. Chaque position comprend une section de trois chars R-35, une batterie de canons de 75 mm et une section d'infanterie. Ne disposant d'aucune unité de reconnaissance, plusieurs officiers partent vers le nord-est explorer les lieux à bicyclette, mais ils ne rapportent que des informations imprécises sur les unités motorisées allemandes qui progressent vers Saint-Quentin. Les unités françaises arrivent au compte-gouttes.

Conscient des limites de sa division, de Gaulle planifie une manœuvre très simple à partir des informations et des moyens dont il dispose. Son plan consiste à avancer en direction du nord-est, vers Montcornet, sur un front d'environ 20 km. Ses unités doivent ensuite s'emparer de Montcornet et de Lislet afin de protéger Laon et de donner à l'infanterie le temps dont elle a si désespérément besoin pour se déployer sur ses nouvelles positions défensives.

Dans la nuit du 16 au 17, les différentes unités se regroupent à l'est de la forêt de Samoussy. L'attaque sur Montcornet est lancée le 17, à 4 h15. Les Français avancent le long de deux axes. Dotée de trente-quatre chars B1 Bis et de quatorze D-2, la 6ème demi-brigade constitue la force principale de cette opération. Sous les ordres du lieutenant-colonel Sudres, elle avance le long de la route Laon-Montcornet. Pendant ce temps, la 8ème demi-brigade du lieutenant-colonel Simonin, équipée de quatre-vingt-dix chars R-35, protège son flanc en progressant le long de l'axe La Maison Bleue-Sissonne-Lislet.

L'axe de gauche avance en deux colonnes : les B1 Bis de chaque côté de la route et les D-2 le long de la voie de chemin de fer. Six B1 Bis se retrouvent rapidement embourbés dans une zone marécageuse à la sortie de Liesse. Cinq d'entre eux sont dégagés au cours de l'après-midi. Les D-2 connaissent leur baptême du feu lorsqu'ils sont pris en embuscade par un groupe de Pak 37 postés le long de la voie de chemin de fer, mais leur blindage résiste aux impacts des projectiles. Les Français continuent à avancer et neutralisent plusieurs canons antichars. Peu après, les chars français prennent sous leur feu un convoi d'artillerie allemand égaré. Les Allemands perdent une vingtaine de véhicules et plus de soixante soldats, tués, blessés ou faits prisonniers. En milieu de journée, les premiers chars français entrent dans le village de Clermont-les-Fermes, à quelques kilomètres de Montcornet, tandis que le gros des troupes s'est arrêté à Bucy afin de ravitailler les chars.

La 8ème demi-brigade avance plus rapidement. L'objectif du 24ème bataillon de chars de combat est d'atteindre Montcornet. Deux compagnies placées sur le front et une autre en arrière-garde couvrent le bataillon dont le flanc est protégé par le 2ème bataillon de chars de combat. À midi, les Français ont déjà atteint le plateau qui domine Montcornet, au sud. La 13ème brigade légère mécanique prend ses positions dans la ferme de Saint-Acquaire. En milieu de journée, la 2ème compagnie lance une offensive contre Lislet tandis que les deux autres attaquent à Montcornet.

À Lislet, se trouve une section de Pak 37 avec six chars, probablement des Panzer III, en cours de réparation. Une partie de l'état-major de la 1re division Panzer se trouve également à Lislet, avec son commandant, le général Kirchner, blessé deux jours plus tôt dans un accident de voiture.

Huit chars R-35 de la 2ème compagnie entrent dans le village, sans soutien d'infanterie. Ils sont accueillis par des tirs à bout portant de canons antichars de 37 mm. En quelques minutes, deux des R-35 sont mis hors de combat. Contraints de rester à l'intérieur de la tourelle, les chefs de chars ont beaucoup

de mal à repérer les cibles et plus encore à les atteindre. À court de carburant, privé de tout appui de l'infanterie et impuissant face aux tirs des Allemands, les chars français doivent se replier sur Saint-Acquaire.

Le village de Montcornet est défendu par la 3ème compagnie du 66ème bataillon de sapeurs allemands. L'entrée au sud-ouest a été minée. La défense antichar est assurée par des hommes du 59e bataillon antiaérien, qui, dans ce secteur, ne dispose que d'une seule batterie de quatre pièces de 88 mm. Les R-35 de la 1re compagnie du 24ème bataillon de chars de combat sont les premiers à atteindre les environs de Montcornet. Les chars B1 Bis, dont le blindage est plus résistant, auraient dû être les premiers à pénétrer dans le village, mais ils sont en cours de ravitaillement, une opération nécessitant plusieurs heures. Obéissant aux ordres de de Gaulle, le capitaine Penet lance ses chars à l'attaque. Quatre R-35 pénètrent dans le village et essuient les tirs des canons antichars allemands. Deux chars français sont détruits. Incapable de faire face à l'infanterie et aux canons antichars, les deux autres se replient vers Boncourt.

Pendant ce temps, la 2ème compagnie du 2ème bataillon de chars de combat s'empare de Dizy-le-Gros et poursuit sa route en direction de Ville-aux-Dames. Elle est soudainement prise à partie par trois canons antichars Pak 37 de la 10ème division de Panzer. Rejoints par des renforts, les Allemands mettent deux chars français hors de combat. Désorganisée, la compagnie se replie sur Saint-Acquaire. Au même moment, l'infanterie, qui vient d'arriver en autobus, commence à réduire les rares poches de résistance qui se trouvent autour de Chivres. Ce sont les seuls renforts que reçoivent les chars français au cours de cette journée.

Vers 15 h, après ravitaillement, les chars D-2 reprennent leur progression. Ils sont soudain la cible de trois canons de 88 mm situés à l'ouest de Montcornet. En quelques minutes, trois chars sont détruits. Les Français sont stoppés net dans leur avancée et cherchent une couverture. En fin de journée, ils se replient sur Bucy.

À 16 h, après quatre heures de ravitaillement, les B1 Bis poursuivent leur route vers Montcornet et se déploient en formation de combat, avec deux compagnies sur le front et une troisième en arrière-garde. Ils ont pour ordre d'arriver jusqu'au village, de faire feu pendant dix minutes, puis de se replier. Les chars français traversent Clermont-les-Fermes, où ils détruisent un véhicule de reconnaissance allemand. Ne disposant d'aucune carte pour se repérer, ils se dirigent vers un village qu'ils prennent pour leur objectif, et le bombardent pendant quinze minutes, sans se rendre qu'il s'agit en réalité de Ville-aux-Dames ! Une fois les ordres accomplis, alors qu'ils s'apprêtent à se retirer, le char du chef de compagnie tombe en panne en terrain découvert. Son équipage regagne alors un autre char qui est détruit peu après par des tirs provenant d'une pièce de 88 mm qui démolit un autre B1 Bis. Peu de temps après, alors qu'ils commencent de nouveau à manquer de carburant et qu'ils ne cessent de subir les attaques répétées de la Luftwaffe, les autres chars se replient sur Bucy.

Faute d'un ravitaillement suffisant en essence, durement pressée sur ses flancs par des unités allemandes arrivées en renfort et soumise à des attaques incessantes de la Luftwaffe, la 4ème DCR doit finalement rompre le combat après une progression de trente kilomètres dans les défenses ennemies. Les objectifs de la 4ème DCR sont loin d'être atteints. Les Français ne sont pas parvenus à ralentir la progression des chars allemands. De Gaulle a pourtant des raisons de se montrer satisfait puisqu'il a réussi à remonter le moral des troupes en menant une attaque dans des conditions particulièrement défavorables. En effet, il s'agit d'unités qu'il connaît à peine, regroupées dans la hâte, incomplètes, privées d'appui en artillerie et de soutien aérien, manquant d'unités de reconnaissance, et qui ne peuvent se coordonner entre elles faute de matériel de communication par radio.

« Il est vrai, écrit de Gaulle, dans ses Mémoires, que, pour les SOMUA, chaque équipage était formé d'un chef de char qui n'avait jamais tiré le canon et d'un conducteur qui n'avait pas fait quatre heures de conduite. Il est vrai que la division comportait un seul bataillon d'infanterie, transporté, d'ailleurs, en autobus et, de ce fait, vulnérable à l'extrême au cours de ses déplacements. Il est vrai que l'artillerie venait d'être constituée au moyen de détachements fournis par de multiples dépôts et que beaucoup d'officiers firent la connaissance de leurs hommes littéralement sur le champ de bataille. Il est vrai qu'il n'y avait pas, pour nous, de réseau-radio et que je ne pouvais commander qu'en dépêchant des motocyclistes aux échelons subordonnés et, surtout, en allant les voir. Il est vrai qu'il manquait à toutes les unités beaucoup de moyens de transport, d'entretien, de ravitaillement qu'elles auraient dû avoir. »

Sur les 88 chars français engagés, 23 sont détruits, et le commandant Bescond, qui a mené l'assaut, a été tué. de Gaulle annonce moins de 200 hommes hors de combat au sein de sa division, qui ne compte

en réalité que 25 tués ou blessés. L'attaque des chars français fait perdre aux Allemands une centaine de véhicules (camions, motos, blindés...), de nombreux canons ou mitrailleuses lourdes et environ un millier d'hommes (tués, disparus, blessés et prisonniers). L'ennemi a été bousculé entre Chivres et Montcornet et son ravitaillement sérieusement menacé. Même si cette attaque n'a rien changé au déroulement des opérations, elle a jeté un trouble certain chez l'adversaire. Les blindés de Von Kleist, un instant surpris par cette résistance inopinée, n'en poursuivent pas moins leur avance vers Cambrai et Saint-Quentin. L'attaque de Montcornet contribue malgré tout à renforcer le moral des troupes qui y ont participé, mais aussi aux unités voisines ainsi qu'à la population civile qui cesse momentanément de fuir la région. Par une étrange ironie du sort, ce que de Gaulle et la 4ème DCR ne sont pas arrivés à faire – ralentir l'avance des blindés de Guderian – c'est Hitler lui-même qui va s'y employer.

(*EN ORDONNANT* une pause à la progression de ses blindés, il permettra aux franco-britanniques de se regrouper et d'envisager un rembarquement à Dunkerque).

R-35 du 24ème B.C.C.

Le célèbre Flak 88 mm

Char R 35 abandonné par son équipage dans le secteur de Montcornet

B1bis du 46eme BCC abandonné

31.2 - Dizy-le-Gros et Ville-aux-Bois-les-Dizy :

Le président de la République, Emmanuel Macron, est venu commémorer la première grande bataille du colonel de Gaulle, 80 ans après, en se rendant à Dizy-le-Gros et la Ville-aux-Bois-les-Dizy (02).

Une visite dont se félicite évidemment les élus locaux, l'actuel maire et le futur, le président du département Nicolas Fricoteaux, le président de la région des Hauts de France Xavier Bertrand et en présence de Monsieur et Madame Yves de Gaulle, petit-fils du général, de Monsieur le lieutenant-colonel Caron président de l'amicale Chars blindés et du Souvenir Français de l'Aisne et du député local, ravis du coup de projecteur mis sur la Thiérache et l'Aisne, grâce à cette visite du chef de l'Etat. Un petit détachement militaire rendait les honneurs.

Cérémonies en pays Cauchois

Malgré la crise sanitaire, un hommage fut rendu à nos valeureux combattants d'Ermenouville, Saint-Valery-en-Caux et Veules-les-Roses.

Je tiens à remercier chaleureusement les maires de ces communes de leurs présences : Monsieur Daniel Seigneur maire d'Ermenouville, Monsieur Jean-François Ouvry maire de Saint-Valery-en-Caux, Monsieur Jean-Claude Claire maire de Veules-les-Roses entourés de Monsieur Thierry Labouche, du Chef de bataillon et Madame Philippe Mauger, Monsieur Bruno de La Rochefoucauld premier adjoint d'Ermenouville, de Madame Mauger Mélanie Maire adjointe d'Ermenouville, de Monsieur Gérard Leprêtre de l'Association 51 ST HD Memorial et du fidèle parmi les fidèles Raphaël Distante.

31.3 - Stèle Labouche :

Brigadier-chef Raphaël Distante a déposé une gerbe en compagnie du petits fils du colonel Labouche, Thierry Labouche. du nouveau maire Jean-François Ouvry et de Madame Virginie Torres Maire adjointe de Saint-Valery-en-Caux.

31.4 - Ermenouville :

(en photo : Lieutenant Stanislas Dorange et Lieutenant Georges Bazaille).

B/C Raphaël Distante – Gérard Leprêtre de l'Association 51 ST HD Mémorial – Mme Mélanie Mauger maire adjointe d'Ermenouville – M. Seigneur Daniel Maire d'Ermenouville – M. Bruno de La Rochefoucauld 1er adjoint d'Ermenouville – Chef de bataillon et Mme Philippe Mauger – une habitante d'Ermenouville.

31.5 - Veules-les-Roses :

M. le Maire Jean-Claude Claire – B/C Raphaël Distante
M. Jean-François Ouvry Maire de Saint-Valery-en-Caux.

3.2 - Activités futures :

32.1 - Buzancy :

Sauf avis contraire, cette manifestation devrait avoir lieu le 13 septembre prochain. Les informations vous seront communiquées par mail en temps voulu. Celles et ceux qui n'ont pas donné d'adresse mail au secrétariat et qui voudraient participer, merci de prendre contact début septembre avec le secrétaire.

NDLR : Attention, merci de vous mettre à jour dans vos adresses mails car certains messages n'arrivent pas à destination.

32.2 - Les 12.12 à Paris - Saumur et Sedan :

Vous trouverez ci-joint un bulletin-réponse.

32.3 - L'assemblée générale en 2021 :

Comme mentionné dans le mot du président, l'assemblée générale se fera en 2021 à Saint-Valery-en-Caux. Les informations vous seront communiquées en temps utiles.

4 - Informations diverses

4.1 - Nouvelles de l'UNABCC :

41.1 - Calendrier :

Nous transmettons ci-après le calendrier 2020 dans sa totalité de l'UNABCC :

MOIS	DATE	OBJET/LIEU	Pilote	OBS.
Janvier	16	Vœux FMPIG	FPGIG	
Février	**12**	**Réunion bureau UNABCC à 10h30-13h00**	**UNABCC**	
Mars	5	*Journée des Consuls (A ETE ANNULEE)* *Réunion CA UNABCC* ***reportée au 17 juin***	*EC* *UNABCC*	*Balard*
Avril	16 23	*Commémoration Berry au Bac ANNULEE* *St Georges parisienne ANNULEE*	*FDCC-501RCC* *UNABCC*	*Aux Invalides*
Mai	? 7-8-9 10	*ORP-JAUCHE (Belgique) REPORTE 2021* *300°Anniv. 1°RHP REPORTE 2021* *MALMY CHEMERY REPORTE 2021*	*FD-FCF-UNABCC* *1°RHP* *Commune*	*5°RD* 12Ch - 55° DI

	17 24	*MONCORNET REPORTE 2021 ?* *Cérémonie Mont St Eloi ANNULE*	*Préfecture Aisne* *Amicale 4°RD*	***UNABCC** FDCC*
Juin	8 au 12 13-14 **17 ?** 18 19 ?	*EUROSATORY ANNULE* *St Valéry en Caux ANNULE – 2021 ?* **Réunion CA UNABCC (10h30-13h00) ??** Cadets 80ème anniversaire **??** Prise d'Armes Cadets de Saumur **??** Cérémonie MONTSUZAIN	*FCCA –Am. 12RCh* **UNABCC** EC EC Asso ACB AUBE	*Am. 5RC* ***Étude en cours !*** ANOR-ABC ANOR-ABC avec 501RCC
Juillet	14	Fête Nationale *Carrousel de Saumur 2020 ANNULE*	EC	
Aout	30 ou 31	Commémoration MOUZON (08)	Amicale 5°RC	5°RC ?
Sept.	1er 19 **23**	FLOING (150 ans) Hommages aux anciens à GUIDEL (56) **Réunion CA** puis **bureau** pour JC 10h30-15h	UNACA-FCCA Amic. 19°RD **UNABCC**	1°RCA – 5°RC ?
Oct.	2 7 10 11 12 14	Adoubement des Lieutenants à Saumur **Réunion mise au point JC** **AG UNABCC et AG Fédérations** **JC : Messe + Lunch + Ravivage** **Colloque** AGO FNAM à NEUVY s/BARANGEON	EC **UNABCC** **UNABCC** **UNABCC –EC** **EC –** UNABCC FNAM	**Féd. et UNABCC**
Nov.	11			
Déc.	5	Cérémonie AFN Quai Branly	SEDARM	

(1) : autres commémorations initialement envisagées en Belgique : 10 mai à FLAVION – 17 mai à GEMBLOUX par Souv Fr en Belgique et autorités régionales belges. **TOUTES COMMEMORATIONS EN BELGIQUE SONT REPORTEES A UNE DATE ULTERIEURE VOIRE A 2021 !**

2020 : **Elections municipales** = dimanches 15 mars **et 2ème tour reporté certainement en septembre !**
2020 Vacances scolaires : PARIS = Hiver : 8 au 24 février2020 – Printemps : 4 au 20 avril 2020.
SAUMUR = Hiver : 15 février au 2 mars 2020– Printemps : 11 au 27 avril 2020.
TOUTES ZONES = Ascension 21 au 25 mai 2020 – Eté du 5 juillet au 1er septembre 2020.
Toussaint 17 octobre au 2 nov. 2020 – Noël 19 déc. 2020 au 4 janvier 2021.

41.2 - Saint-Georges 2020 :

En cette année très particulière qui nous impose ce confinement du à cette crise sanitaire mondiale sans précédent, permettez-moi de vous adresser, chers camarades « cavaliers » de l'Armée d'active, anciens et de Réserve ces quelques mots pour vous souhaiter, malgré tout « UNE BELLE FÊTE DE SAINT-GEORGES 2020 » !

Elle ne ressemble à aucune des autres, puisque nous sommes tous amenés à supprimer les manifestations traditionnelles correspondantes.

L'Ecole de Cavalerie, nos centres d'instruction et nos Régiments pourront, peut-être, maintenir une prise d'armes simple pour honorer notre Saint Patron, puisque nos jeunes sont toujours aux avant-postes de la Mission !

Je saisis l'occasion pour les en remercier et les féliciter ! Notamment ceux qui prennent une part active à l'action en cours contre le virus.

Notre cohésion de la grande famille des cavaliers s'exprimera donc, cette année, d'une autre manière, par la pensée d'abord et en exploitant les moyens modernes de communication pour exprimer notre solidarité aux uns et aux autres.

Saint-Georges a combattu le Dragon ! Et nous, nous devons faire face à un Dragon maléfique qui est venu mettre à mal non seulement la santé d'un grand nombre, mais aussi la marche normale de notre pays !

Je salue vivement la mémoire de tous ceux qui viennent de nous quitter, victimes du Covid-19, anciens et plus jeunes !

Je salue les familles qui connaissent la maladie et des traitements douloureux !

Que Saint-Georges nous apporte la sagesse et la sérénité pour faire face à cet événement qui sollicite chacun d'entre nous mais aussi la Nation entière !

Puissions-nous tirer des enseignements de cette crise qui est sanitaire, certes, mais aussi politique, économique, culturelle, morale et spirituelle !

Que notre cri : « …ET PAR SAINT-GEORGES ! » apporte l'assurance de la protection de notre pays, la France, et de son Armée, mais aussi le courage de faire face collectivement aux forces du Mal : « VIVE LA CAVALERIE ! »

Le Général de CA (2s) AM d'ANSELME, Président de l'UNABCC

41.3 - Ecoles Militaires de Saumur :

Ecoles Militaires de Saumur
Ecole de Cavalerie

Ordre du jour n° 4

Officiers, sous-officiers, brigadiers-chefs, brigadiers, trompettes et cavaliers, d'active et de réserve, personnel civil des écoles militaires de Saumur, chers anciens de l'union nationale de l'arme blindée cavalerie – chars et de l'association nationale des officiers de réserve de l'arme blindée cavalerie aujourd'hui, comme chaque année, les cavaliers, en métropole comme à l'étranger et sur les théâtres d'opérations extérieures, prendront le temps de fêter Saint-Georges, patron protecteur de la cavalerie.

Cette année cependant, contrairement à l'habitude, les cavaliers honoreront Saint-Georges dans l'intimité, sas trompette ni fanfare, au regard des circonstances particulières que connaît notre pays. Je sains néanmoins pouvoir compter sur le cœur vaillant des cavaliers pour que cette fête d'arme gagne en ferveur et en intensité ce qu'elle aura perdu en manifestation extérieure.

Le combat héroïque de Saint-Georges, officier de l'armée romaine, pour terrasser le dragon terrorisant la population, doit nous inviter à cultiver 3 vertus fondamentales :

- le courage d'abord, d'appartenir à ces homme et à ces femmes qui ont fait le choix, librement consenti, de servir leur pays par les armes, y compris au péril de leur vie,
- la force ensuite, fruit d'une formation et d'un entraînement dans la durée, impérativement nourris d'une réflexion tactique et éthique pour que le combat ne se résume pas à une succession de violences aussi inutiles qu'injustes,
- la générosité enfin, tant nous savons que la fraternité d'armes et le sens du collectif donnent du sens à l'action et en décuple l'efficacité.

C’est en cultivant ces vertus de courage, de force et de générosité que nous relevons ensemble les nombreux combats que nous menons actuellement, ici sur le territoire national et là-bas en opération et que nous continuerons à mener dans les années à venir.

C’est en cultivant ces vertus de courage, de force et de générosité que nous demeurerons aussi fidèles à notre engagement.

Et c’est aussi en cultivant ces vertus de courage, de force et de générosité que nos ainés de 1940, il y a 80 ans, ont contribué à sauver l’honneur de nos armes et permis ainsi de conserver intacte, malgré la défaite, l’âme de la cavalerie française. Comme les dragons et els cuirassiers du général Prioux, engagés avec un rapport de force défavorable face aux 3ème et 4ème *panzerdivision* en Belgique en mai 1940, et menant un combat retardateur victorieux en combinant habilement le renseignement, le mouvement et la puissance de feu. Où comme les cadets de Saumur, aux ordres de leurs chefs, combattant les 19 et 20 juin 1940 avec audace et panache et dont la bravoure a valu à l’étendard de l’école de cavalerie l’inscription ‘’ Gennes – Saumur – 1940 ‘’. Ces cavaliers de 40 auront été de tous les combats, auront été les premiers et les derniers dans la bataille. A nous, aujourd’hui, de reprendre ce flambeau et de faire fructifier cet héritage.

Car Saint-Georges nous ramène à notre état de soldat : fierté légitime de ceux qui ont choisi de servir leur pays par les armes, mais aussi responsabilité immense de ceux sur qui la nation compte pour sa défense.

Car Saint-Georges nous ramène à notre état de cavalier : en tête dans l’offensive pour renseigner et façonner l’adversaire, au cœur de la mêlée pour percer un dispositif ou rétablir le rapport de force, en charge de l’exploitation pour achever la déstabilisation de l’adversaire.

Les cavaliers savent bien que rien n’est jamais définitivement acquis. Ils savent aussi que les victoires de demain se forgent aujourd’hui, dans l’humilité et la patience, par une formation exigeante et un entraînement conduit au quotidien avec rigueur, intelligence de situation, initiative et sens de l’innovation. Les circonstances actuelles doivent nous inciter à développer encore plus avant notre ingéniosité et notre réflexion prospective pour adapter nos modes d’action aux impératifs et aux défis de notre époque, pour forger les capacités de la cavalerie dont l’armée de Terre aura besoin demain face à un adversaire dont la seule constante sera de chercher à nous déstabiliser par la surprise tactique et les ruptures technologiques.

Que notre Saint Patron, appuyé et soutenu par Saint-Raphaël et Sainte Barbe, nous apporte la détermination et la combativité qui seules procurent la victoire et surtout qu’il nous aide à conserver intacte notre espérance. Seule cette espérance nous permettra, par-delà les aléas du quotidien, d’élever le regard pour discerner, au-delà de la ligne de crête, l’essentiel de notre mission : fournir à notre pays, quelques soient les circonstances, les cavaliers et les chefs dont il a besoin pour vaincre.

Et par Saint-Georges, vive la cavalerie !

A Saumur, 23 avril 2020
Le général Alexandre Nimser
Commandant les écoles militaires de Saumur
et l’école de cavalerie

4.2 - F.C.C.A. :

Le 1er septembre, nous commémorerons le 150ème anniversaire des glorieux combats hélas désespérés de la Cavalerie Française à Floing en 1870, en présence du président le l’Union Nationale des Anciens Chasseurs d’Afrique Gérard Scotto et des membres de l’amicale du 12ème Chasseurs autour de leur président Paul Lemaire, représentant également la Fédération des Chasseurs et Chasseurs d’Afrique.

« Bien que le succès n'ait pas répondu aux efforts de ces braves escadrons, – dit la RELATION ALLEMANDE -, bien que leur héroïque tentative ait été impuissante à conjurer la catastrophe à laquelle l'armée française était irrésistiblement vouée, celle-ci n'en est pas moins en droit de jeter un regard de légitime orgueil vers les champs de Floing et de Cazal sur lesquels dans cette mémorable journée de Sedan, sa cavalerie succomba glorieusement sous les coups d'un adversaire victorieux ».

Il y avait là-bas, de l'autre côté de la Meuse, sur les hauteurs de la Croix Piot et de la Marfée, deux groupes d'hommes qui suivaient avec une émotion silencieuse, les péripéties de ce drame poignant. Le premier était composé du Prince Royal de Prusse, du général de Blumenthal et de six princes allemands. Le second, où se trouvaient, entourés d'un nombreux état-major, le roi Guillaume, le général de Moltke et le comte de Bismarck, semblait oublier la bataille pour ne regarder que ce coin de terre où des français donnaient à leur vainqueur, l'inoubliable spectacle d'un courage devant lequel ne pouvait rester insensible aucune fibre de soldat. Tout à coup, le vieux roi laissa tomber la main qui soutenait sa jumelle. Il se tourna vers les deux hommes auxquels il restait redevable de ses succès inespérés et s'écria en désignant du geste le tourbillon sublime : « Oh ! les braves gens ! ».

Chef d'escadrons Paul Lemaire

4.3 - Union Nationale des Anciens Chasseurs d'Afrique :

Monsieur Gérard Scotto.

Le Calvaire d'Illy avec en arrière plan le village.

Le président Gérard Scotto nous convie le 1er septembre 2020 à le rejoindre au Mémorial de Floing, pour rendre hommage à la Division Margueritte et aux autres unités de Cavalerie qui s'illustrèrent sur ce funeste champs de bataille il y a 150 ans. L'horaire vous sera communiqué par mail.

4.4 - 1er Régiment de Chasseurs :

Nec terrent nec morantur
sans peur ni trépas

Le 1er Régiment de Chasseurs déçu d'avoir renoncé à venir se joindre aux anciens du 12ème Chasseurs et de la F.C.C.A. les 13 et 14 juin 2020 aux manifestations de Saint-Valery-en-Caux, souhaite se joindre à nous les 12 et 13 juin 2021. Nous l'espérons tous…

45 - Nouvelles de Sedan et des Ardennes :

45.1 - Cérémonies :

* Le 8 mai, Place Nassau à Sedan, commémoration de la Victoire du 8 mai 45.
* Le 18 juin, Place Nassau à Sedan, l'anniversaire commémorant l'appel du 18 juin 1940,
* Le 14 juillet, fête nationale Place d'Alsace Lorraine à Sedan.

45.2 - Nouvelles de Sedan :

Après les quartiers de Torcy-Cités et du Lac, le centre-ville de Sedan s'est véritablement métamorphosé.

46 - Relations avec nos amis Canadiens :

Historique du 12ème R.B.C. - Suite

L'après-Guerre 1946 – 1968

Le 30 novembre 1945, les forces actives du Régiment sont démobilisées. L'année suivante, l'Unité de milice reprend son rôle d'avant-guerre: elle constitue une force de réserve et de soutien au pouvoir civil. Par conséquent, 1'Unité est redésignée régiment antichar et prend le nom de " 46th Anti-Tank Regiment, The Three Rivers Regiment " le 1er avril 1946.

De 1946 à 1950, le Commandant du Régiment, le Lieutenant-colonel Frank Spénard, instaure les cours en français. Cette pratique, qui avait été délaissée vers 1930, sera poursuivie par tous les commandants.

Le 19 juin 1947, l'Unité trifluvienne reprend son titre d'unité blindée d'avant-guerre sous le nom de " 24th Canadian Armoured Regiment, The Three Rivers Regiment " (une autre unité blindée canadienne, le Régiment de Sherbrooke, ayant déjà choisi le numéro 12). Un peu moins de deux ans plus tard, soit le 4 février 1949, le Régiment adopte son appellation française " Le Régiment de Trois-Rivières, 24th Canadian Armoured Regiment ", ce qui constitue enfin une reconnaissance de son origine québécoise. Depuis, le Régiment a conservé sa distinction française. Le 19 mai 1958, son nom est de nouveau modifié en celui de " Le Régiment de Trois-Rivières, RCAC ".

Entre-temps, soit à l'été de 1950, le Régiment lève une troupe de chars pour le service en Corée. Cette guerre se termine en 1953 sans que le Régiment ait été appelé.

Au début des années soixante, le rôle primaire de la Milice canadienne est changé au moment où elle doit prendre une part active à la Protection civile. On concentre les efforts à cet effet. Toutefois, cette phase est de courte durée. À peu près à la même époque, soit le 23 septembre 1963, le Régiment de Trois-Rivières scelle une alliance avec le " Royal Tank Régiment " de Londres en Angleterre, alliance approuvée par S.M. La Reine Elizabeth II. Les cérémonies se déroulent à Trois-Rivières en présence du Major-général H.M. Liardet, Colonel-commandant représentant le " Royal Tank Regiment " et le Lieutenant-colonel Roland Gauthier, commandant du Régiment de Trois-Rivières. En 1964, le Régiment reprend son entraînement régulier afin de bien remplir son rôle d'unité blindée. Depuis les années soixante, l'entraînement des miliciens trifluviens se poursuit sans relâche. La formation et l'instruction atteignent un niveau des plus satisfaisants. En 1967, dans le cadre des fêtes du centenaire de la Confédération canadienne, les Forces Canadiennes veulent apporter leur contribution en permettant à des unités de Réserve d'élaborer un programme visant à présenter aux villes des démonstrations militaires. Le Régiment de Trois-Rivières (RCAC) est désigné par le quartier-général de l'Est du Québec pour former un Peloton du Centenaire compose de 30 miliciens (un officier, un sergent, trois caporaux et 25 hommes) ayant pour but d'effectuer une tournée à travers la Mauricie (Trois-Rivières, Berthierville, Batiscan et La Tuque) et de présenter deux spectacles à la population : les cérémonies de Feu de joie et de la Retraite suivies d'un concert militaire exécuté par la fanfare du Régiment.

De 1968 à nos jours
Création du 12ème Régiment blindé du Canada
(Trois-Rivière et Valcartier)

Suite à l'unification et à réorganisation de toutes les Forces armées canadiennes, et d'après une recommandation du Général Jean-Victor Allard, Chef de l'État-major de la Défense nationale à l'effet de former un groupement de combats francophones, le ministre de la Défense nationale, l'Honorable Léo Cadieux, promulgue, le 6 mai 1968, la formation d'un nouveau régiment à titre d'unité de la Force régulière, apparenté au Régiment de Trois-Rivières : le 12ème Régiment blindé du Canada.

Le Régiment de Valcartier devient, dans un même temps, l'élément blindé du 5ème Groupement de Combat nouvellement formé et cantonné à la base de Valcartier. Il se forme rapidement, puisant ses effectifs dans The Royal Canadian Dragoons, The Lord Strathcona's Horse, The 8th Canadian Hussars (Princess Louise's), The Fort Garry Horse et le Royal 22ème Régiment. Cette nouvelle unité, commandée par le Lieutenant-colonel J.P. LaRose, adopte l'histoire, les coutumes et traditions du 12th Canadian Armour Regiment (TRR) et perpétue les honneurs de bataille du 12th CAR et donc du 178ème Bataillon

canadien-français. Par conséquent, le 12ème Régiment blindé du Canada sera composé d'un régiment régulier à Valcartier et un régiment réserviste à Trois-Rivières.

Depuis 1973, le 12ème Régiment blindé du Canada ou une de ses sous-unités a servi à 9 reprises dans des missions de l'Organisation des Nations unies (ONU) et une fois avec l'OTAN. Il a servi 4 fois à Chypre (en 1973, 1977, 1983 et 1990), et a fourni un escadron composé d'une trentaine de ses membres au Cambodge en 1992. Il a fourni trois fois un escadron en ex-Yougoslavie avec le FORPRONU dont les escadrons suivants : escadron A en 1992 en Croatie et Bosnie avec le GT 2RCR ; escadron D en 1993 en Bosnie avec le GT 2R22ème R ; et escadron D en 1995 en Bosnie avec le GT 3R22ème R. L'escadron A s'est déployé en 1996 en Bosnie avec le 5ème Groupe brigade multinationale canadienne sous l'égide du Implementation Force (IFOR) de l'OTAN. Finalement, le Régiment moins l'escadron D a participé comme groupement régimentaire en ex-Yougoslavie de novembre 1993 à mai 1994. Le 12ème RBC est l'unité qui a servi le plus grand nombre de fois en ex-Yougoslavie comme escadron et groupement tactique (régimentaire) comparativement à toute autre unité dans les Forces canadiennes.

À partir de 2004, le Régiment a déployé des éléments de reconnaissance et de chars sur six rotations tant à Kaboul (OP ARCHER) que dans la province de Kandahar dans le cadre l'OP ATHÉNA. Il a également commandé l'Équipe de liaison et mentorat (ELMO) en 2006-07, la Provinciale Reconstruction Team (PRT) en 2009 et le 404 Maywand (QG police afghane) en 2010-11 en plus de fournir un nombre impressionnant de personnels pour les QG tactiques à Kaboul, de brigade (Task Force Kandahar) et de groupements tactiques. Le Régiment de Trois-Rivières a également contribué à la mission en Afghanistan en fournissant du personnel pour l'ESN et dans le domaine de la coopération civil-militaire. En 2012, le Régiment a participé à l'OP ATTENTION dans le nord de l'Afghanistan où les membres ont effectué de la formation auprès de l'armée afghane.

Récemment, le Régiment a participé avec plusieurs renforts individuels sur plusieurs opérations, soit OP UNIFIER (formation militaire en Ukraine), OP IMPACT (soutien à la coalition pour combattre l'État islamique en Irak/Koweït), OP CALUMET (appui aux observateurs des Nations Unies dans la péninsule du Sinaï), Op NABERIUS (entraînement forces armées nigériennes), OP CROCODILE (appui à la mission des Nations Unies au Congo) et OP PRESENCE (soutien à la mission des Nations Unies au Mali). En janvier 2019, le Régiment a déployé plus d'une centaine de militaires avec l'escadron de commandement et l'escadron des services, une première depuis 2004, afin de commander le groupement tactique de la présence avancée rehaussée en Lettonie sous l'égide d'OP REASSURANCE.

À ajouter aux contributions de l'unité et ses sous-unités sont ceux des membres individuels du Régiment. Nous avons fourni du personnel dans plusieurs missions de l'ONU autour du monde entier, y compris : Indochine, Égypte, Israël, Liban, Syrie, Jordanie, Pakistan, Sahara occidental, Nicaragua, Irak, Zaïre, Congo, Mali et Haïti (1996 et 2010).

Tragiquement, tous ces déploiements n'étaient pas accomplis sans le sacrifice ultime de sept de nos soldats. Nous nous souvenons de nos camarades suivants : le capitaine C.E. Laviolette, Indochine le 7 avril 1973 ; le sergent J.R.A. Dupont, Sherbrooke Hussars, Chypre le 23 avril 1977 ; le caporal P. D. Galvin, Sherbrooke Hussars, Bosnie le 29 novembre 1993 ; le caporal-chef L.P.S. Langevin, Bosnie le 29 novembre 1993 ; le caporal J.F.Y. Rousseau, Bosnie le 25 septembre 1995 ; le caporal R Renaud, Kandahar le 15 janvier 2008 et le caporal K. Blais à Kandahar le 13 avril 2009. Le Régiment a également une multitude de blessés physiques et psychologiques suite à ses missions.

Autre que les missions sous l'égide des Nations Unies et de l'OTAN, le Régiment a participé à plusieurs opérations domestiques d'envergure, y compris: une opération de sécurité interne à Montréal, OP ESSAY, durant la crise d'octobre en 1970 ; la sécurité des installations et des athlètes olympiques, OP GAMESCAN, en 1976 à Montréal ; la garde à l'extérieur du complexe des prisons de Saint-Vincent-de-Paul, OP PROMENADE / LUTE, à Montréal; OP SALON durant la crise d'Oka en 1990 ; OP SAGUENAY pour aider les sinistrés au Saguenay Lac-Saint-Jean lors des inondations à l'été 1996 et en 1998, à l'OP RÉCUPERATION pour aider les sinistrés de la région de Montréal suite à une tempête de

verglas et une panne d'électricité régionale. Le Régiment a récemment déployé des escadrons pour les inondations en Montérégie sous OP LENTUS en 2017 et 2019.

Au niveau d'évaluation de l'état opérationnel, le Régiment a remporté à cinq reprises en neuf participations la compétition nationale RAMSHEAD, un record inégalé depuis. Il a également gagné la compétition de reconnaissance MERRITT deux fois en quatre participations.

Le Régiment a vécu une évolution dans sa disposition et son équipement. À son départ le 6 mai 1968, le Régiment est constitué d'un escadron de commandement et de l'escadron A équipé de véhicules Ferret. En 1973, le Régiment compte quatre escadrons en plus du poste de commandement à savoir l'escadron A équipé de véhicules Lynx, les escadrons B et C équipés de véhicules Ferret et l'escadron hors rangs. En 1979, le Régiment reçoit une flotte de COUGARS, un véhicule à roues avec un canon de 76 mm qui deviendra le véhicule principal du Régiment jusqu'en 1996 où le Cougar et le Lynx seront remplacés par le véhicule COYOTE muni d'une suite de surveillance et d'un canon de 25mm. C'est à la fin des années 90 que l'escadron C sera désactivé. Le Régiment de Trois-Rivières conservera les Cougars jusqu'à la fin des années 90 où il passera de la chasse vers la reconnaissance blindée avec le véhicule léger G-WAGON. Avec la désactivation de la 4ème Brigade en Allemagne au début des années 90, le Régiment de Valcartier reçoit des chars Léopard 1 à Valcartier à l'été 1993. L'escadron B devient l'escadron de chars du Régiment alors que les escadrons A et D opèrent avec le Coyote.

En 2004, suite à une restructure de l'Armée, le Régiment de Valcartier perd ses chars et devient entièrement reconnaissance. Il faudra attendre en 2006 pour qu'une troupe de chars soit réactivée et attachée au LdSH (RC) lors de la roto 4 à Kandahar en Afghanistan. Cette troupe opérera sur le LÉOPARD 2 A6M. L'année 2009 marquera le retour d'un escadron de chars au Régiment qui réactive alors l'escadron C pour un déploiement en Afghanistan en 2010-2011. L'escadron C opérera avec le LÉOPARD 2 A4M et le LÉOPARD 2 A6M. Finalement, suite à une autre restructure de l'Armée et du Corps blindé, les chars quittent à nouveau Valcartier à l'été 2012 afin de former un escadron conjoint avec le RCD à Gagetown où une cinquantaine du 12ème sont présentement affectés. La configuration actuelle du Régiment de Valcartier est de deux escadrons de reconnaissance blindée (dont un est affecté à la tâche de reconnaissance pour la Brigade), un demi-escadron de char conjointe avec le Royal Canadian Dragoons à Gagetown, d'un escadron de commandement et de l'escadron de services. Le Régiment de Trois-Rivières est, quant à lui, composé d'un escadron de reconnaissance et d'un escadron commandement et services. Il est l'un des régiments de réserve les plus actifs au sein de l'Armée et il est responsable des autres unités blindées de la 35ème Brigade.

Le 12ème Régiment blindé du Canada a été jumelé au 12ème Régiment de Chasseurs de Sedan, France, entre 1972 à 1984, suivi du 8ème Régiment de Hussards d'Altkirch dans la région d'Alsace, France, entre juin 1984 à juillet 1993, et depuis au 2ème Régiment de Hussards de Sourdun, France. Depuis 2014, le Régiment a initié un jumelage avec le 4ème Régiment de Chasseurs alpins de Gap. De plus, le Régiment est allié avec le Royal Tank Regiment de Bovington, Angleterre, de par le jumelage de ce dernier avec le Régiment de Trois-Rivières le 23 septembre 1963.

Source internet
Vu et corrigé par
le Lieutenant-colonel Philippe Sauvé (OF4)
Commanding Officer, Enhanced Forward Presence Battle Group Latvia
Canadian Armed Forces

A suivre ...

47 - Le saviez-vous ?

Sunnites et chiites sont musulmans

Les chiites, fidèles d'Ali et de ses descendants.

Principaux opposants aux Sunnites, les chiites ont toujours représenté une force de contestation politique. Les racines de cette spécificité chiites sont à rechercher au cœur même du développement de l'Islam, au lendemain de la mort de Mahomet en 632. Si tous les musulmans s'accordent sur un point – Mahomet est le dernier des prophètes ; il n'en va pas de même sur leurs manières de concevoir l'autorité légitime. Alors que les sunnites qui représentent aujourd'hui 90 % des musulmans, ont désigné les successeurs parmi les compagnons du prophète, les '' bien guidés '', les pères fondateurs du '' chiisme '' estimaient eux, que les califes devaient être choisis dans la famille de Mahomet. Telle est la pomme de discorde entre sunnites et chiites. Le '' chiisme '' vient de l'expression arabe '' chiat Ali '', qui signifie les '' partisans d'Ali '', le cousin et gendre de Mahomet, mari de sa fille Fatima.

Après l'assassinat d'Ali en 661, les chiites, bien que divisés sur la succession, se sont mis d'accord sur le fait que le califat devait revenir à la dynastie d'Ali en particulier son fils Hussein. Celui-ci sera assassiné en 680 lors de la grande bataille de Kerbala, où les fidèles commémorent leur martyr comme le recommandent leurs dignitaires religieux.

Chef d'escadrons Paul Lemaire

& & &

Laury Torni

Lauri Allan Törni (né le 28 mai 1919 et mort au combat le 18 octobre 1965), plus tard connu sous le nom de Larry Thorne, est un officier finlandais qui combat pendant la guerre d'Hiver et la guerre de Continuation contre l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS). Il suit pendant cette période une formation par la Waffen-SS. Après l'armistice de Moscou instituant la paix entre la Finlande et l'URSS en 1944, il combat dans les troupes allemandes en Allemagne contre les Soviétiques. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, il émigre aux États-Unis comme réfugié politique puis combat dans les forces spéciales américaines pendant la guerre du Viêt Nam. À ce titre, le parcours de Lauri Törni est particulièrement atypique.

Il nait à Vyborg, ville à l'époque finlandaise et aujourd'hui russe. Son père est officier de marine. En 1938, il est appelé pour le service militaire et suit les cours d'officier de réserve pendant la guerre d'hiver de 1940.

Törni (au centre) comme lieutenant finlandais.

Au début de la guerre il est affecté aux troupes de réserve de l'armée de terre finlandaise mais pendant la bataille du lac Ladoga il est envoyé au front. Il prend part à l'élimination des troupes de l'armée rouge encerclées à Lemetti grâce au motti utilisé par le général Hagglund.

Ses actions d'éclat pendant ces combats sont rapidement remarquées par ses supérieurs et il est envoyé suivre l'école d'officiers dont il sort sous-lieutenant. En 1941, il part en Allemagne et combat avec le grade de Untersturmführer dans le SS

Freiwilligen Bataillon Nordost Waffen-SS dont Rolf Nevanlinna était le parrain. Il revient en Finlande au commencement de la guerre de Continuation.

La réputation de Lauri Törni vient des succès remportés pendant la guerre de Continuation. En 1943 il est nommé à la tête d'une unité de la Sissi, unité d'infanterie légère chargé de la reconnaissance, du sabotage et de la guérilla. Surnommée Détachement Törni et spécialisée dans les opérations loin derrière les lignes ennemies cette unité était admirée d'un côté du front et crainte de l'autre. Le futur président finlandais Mauno Koivisto participa aux côtés de Törni à la bataille d'Ilomantsi du 26 juillet au 13 août 1944.

Le détachement Törni infligea de telles pertes aux unités russes qu'il fut le seul officier finlandais sur lequel l'armée soviétique plaça une rançon de 3 millions de marks finlandais.

Lauri Törni en uniforme d'Untersturmführer de la Waffen-SS.

Il est promu capitaine en 1944 et décoré le 9 juillet 1944 de la croix de Mannerheim.

Törni n'accepte pas les termes de l'armistice de Moscou avec l'URSS qui oblige les Finlandais à prendre les armes contre les Allemands dans la guerre de Laponie. Rendu à la vie civile il est recruté en 1945, par un mouvement de résistance pro-allemand qui craignait une occupation de la Finlande par les Soviétiques. Il suit des cours de sabotage en Allemagne, combat avec le grade d'Hauptsturmführer et se rend aux troupes britanniques dans les derniers jours de la guerre.

De retour en Finlande, il est arrêté par la police politique Valpo sous influence communiste. Les Soviétiques veulent le juger à Moscou pour crimes de guerre. Il est condamné à six ans de prison pour trahison pour avoir rejoint l'armée allemande. Il est gracié en 1948 par le président Paasikivi.

En 1949, accompagné de son supérieur pendant la guerre Holger Pitkänen, Törni se rend en Suède où ils trouvent la protection de la baronne Von Essen qui recueille de nombreux officiers finlandais en fuite. Pitkänen est arrêté et renvoyé en Finlande. Törni s'embarque comme marin suédois et sous un faux nom sur le SS Bolivia en partance pour Caracas. Arrivé à destination il rencontre un autre de ses chefs en exil le colonel Matti Aarnio.

En 1950, il s'embarque sur un cargo suédois à destinations des États–Unis. Au large de l'Alabama, il saute par-dessus bord et rejoint la côte à la nage. Arrivé à New York, il travaille comme homme de peine et charpentier. En 1953, il reçoit un permis de séjour grâce à un acte du Congrès présenté par le cabinet d'avocats de la firme de William Joseph Donovan, ancien patron de l'Office of Strategic Services.

En 1954, Törni s'engage dans l'armée américaine sous le pseudonyme de Larry Thorne dans le cadre du '' Lodge Act '' (Public Law 957) promu par le sénateur républicain du Massachusetts Henry Cabot Lodge, Jr., qui permettait à des étrangers d'obtenir la citoyenneté américaine après cinq ans de service dans l'armée de terre des États-Unis. Il y est remarqué par un groupe d'officiers finno-américains connu sous le nom de '' Marttinen's Men ''. Plusieurs de ces officiers ont été recrutés par les Forces spéciales à leur création.

Il reçoit la formation des forces spéciales (cours de survie et de guérilla) et est nommé sous lieutenant en 1957. En 1960 il est promu capitaine. De 1958 à 1962 il sert au 10th Special Forces Group en Allemagne de l'Ouest.

En 1963, il rejoint l'unité A-734 des Special Forces au Sud-Vietnam. En novembre, il combat dans le delta du Mékong et est décoré à deux reprises.

En 1965 il est affecté à l'entrainement de la Military Assistance Command, Vietnam – Studies and Observations Group comme conseiller militaire.

Le 18 octobre 1965, il part pour une mission clandestine et son hélicoptère Sikorsky H-34 s'écrase à 25 km de Danang dans une zone montagneuse. Les recherches seront infructueuses. Il est nommé major à titre posthume.

Ses restes seront découverts en 1999 et formellement identifiés en 2003. Il est inhumé au cimetière national d'Arlington, section 60, tombe 8136 le 26 juin 2003.

Décorations

- Finlande : Chevalier de la Croix de Mannerheim
- Allemagne : Croix de fer de 2ème classe
- États-Unis : Purple Heart, Bronze Star, Distinguished Flying Cross

Cyril Gillet
Porte-drapeau suppléant

La cavalerie

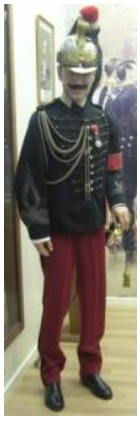
« Dans la guerre moderne surtout, le combat de cavalerie est un incident, tandis que l'exploration et la sécurité sont des nécessités de tous les instants. Bien qu'une division de cavalerie doit toujours former une masse d'action capable d'attaquer l'adversaire, elle trouvera très rarement l'occasion d'un choc ».

Général de Gallifet

L'armée française de l'été 14

La cavalerie française était de très grande qualité et considérée comme la meilleure d'Europe. Tous les régiments sont à 5 escadrons, composés de quatre pelotons de trois escouades. Les cuirassiers forment la cavalerie de réserve, les dragons la cavalerie de ligne, les chasseurs et les hussards la cavalerie légère, bien que ces distinctions tendent à disparaître. Ils sont armés suivant les cas de la carabine et/ou de la lance et/ou du sabre. Leur mission était essentiellement la reconnaissance (œil de l'armée !) ainsi que la sureté de l'infanterie, le combat se faisant pied à terre et très rarement à la charge (depuis Reichoffen c'est désuet...). Sa mobilité était son principal moyen d'action. On distingue la cavalerie d'armée, chargée de l'exploration, et la cavalerie de corps d'armée chargée de concourir à la sûreté et à la protection des troupes contre les surprises.

Hussard, chasseur à cheval, dragon, cuirassier



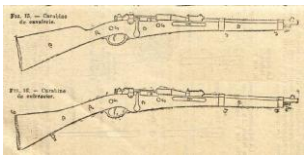
Hussards: Le dolman a des soutaches *(1)* formant brandebourg et autres ornements en laine blanche. Le collet est en drap bleu ciel et numéro garance. Pour le reste il est identique au dolman des chasseurs.

(1) Petit galon utilisé pour orner un vêtement.

Chasseurs à cheval : Le dolman a des soutaches formant brandebourg et autres ornements en laine noire. Le collet est en drap garance et numéro bleu ciel. Pour le reste il est identique au dolman des Hussards.

Shako modèle 1874 : Il est quasi identique pour les chasseurs et les hussards. Le shako hussard avait le galon du pourtour supérieur en laine blanche avec pour insigne distinctif un noeud hongrois. Le shako des chasseurs avait le galon du pourtour supérieur noir avec pour insigne distinctif un cor de chasse.

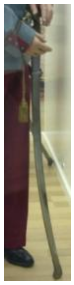
Armement : Les troupes de cavalerie étaient équipées d'une carabine modèle 1890, tirant la cartouche d'infanterie modèle 1886M. Celle-ci ne diffère du mousqueton d'artillerie que par un canon plus court, sur lequel on ne pouvait pas monter de baïonnette, le reste étant identique. La crosse était différente pour la cavalerie légère et les cuirassiers, ceux-ci devant épauler avec leurs cuirasses:



Carabine de cavalerie:	Carabine de cuirassiers:
• calibre: 8mm	• calibre: 8mm
• longeur: 945mm	• longeur: 950mm
• poids à vide: 3kg	• poids à vide: 2,98kg
• poids chargée: 3,095kg	• poids chargée: 3,075kg

Exercice à la carabine

La cavalerie légère était armée du sabre bancal 1822 (équipant aussi les artilleurs), la cavalerie lourde du sabre droit 1854 (existant en deux tailles). Les officiers sortaient en ville avec un sabre droit plus léger.



Exercice avec le sabre

Apprendre à monter à cheval

Depuis Sedan, la cavalerie ne joue plus un rôle décisif dans les batailles, cependant que le cheval de selle est resté majoritairement militaire. Bien que l'on ait estimé que les cavaliers devaient de plus en plus combattre à pied, la mystique du combat à l'arme blanche était encore présente :

Si le combat à cheval par le choc reste son mode de combat le plus habituel et le plus décisif, le combat à pied sera d'un emploi de plus en plus fréquent ; de caractère surtout défensif jusqu'ici, il revêt, avec le règlement de 1912, un caractère offensif marqué par l'adoption de la baïonnette et les prescriptions relatives à l'assaut - Ecole militaire d'artillerie - Cours de tactique - Cavalerie - Janvier 1913

La cavalerie légère, autrefois armée du sabre courbe, est munie actuellement du sabre droit, comme les dragons et les cuirassiers. On a voulu affirmer ainsi la supériorité du coup de pointe sur le coup de sabre : " Vouloir le corps à corps et porter le premier sa pointe au flanc de l'adversaire, c'est tout le combat à l'arme blanche... Le cavalier doit toujours attaquer, et attaquer toujours par la pointe, en donnant à son coup de pointe tout l'élan et toute la portée possibles. Les coups de sabre et les moulinets ont été conservés à titre d'exercice d'entraînement, et comme pouvant aider le cavalier à se faire jour dans la mêlée ". RC - Ecole militaire d'artillerie - Cours de tactique - Cavalerie - Janvier 1913

" La lance est essentiellement l'arme de l'offensive " RC. Elle confère à la troupe de cavalerie qui en est armée une supériorité matérielle et un ascendant moral indiscutables sur une troupe armée seulement du sabre, du moins tant que la ligne des lanciers conserve sa cohésion. Dans la mêlée, cet avantage disparaît ; le lancier doit alors combattre avec le sabre - Ecole militaire d'artillerie - Cours de tactique - Cavalerie - Janvier 1913

Au début de la grande guerre, sous la contrainte du feu moderne, les cavaliers doivent mettre pied à terre pour combattre, surtout avec la guerre des tranchées ; ce découplage a été extrêmement douloureux pour les cavaliers. C'est pour cela qu'on les retrouva en nombre dans l'aviation naissante, car ils y retrouvaient le rôle de la cavalerie. Ils se faisaient d'ailleurs une gloire de conserver leur uniforme d'origine, parfois même leurs éperons. Au cours de la guerre, les cavaliers seront aussi spécialement recrutés pour servir dans les chars, officiellement pour des raisons physiques autant que morales.

Chez les officiers toutefois le cheval ne perdit rien de sa symbolique aristocratique. Ce fait est particulièrement frappant lors du défilé de la victoire de 1919 : les généraux, qui pendant toute la guerre s'étaient déplacé en automobile, ont alors défilé à cheval.

Hussard (1845) - Chasseur à cheval (1860) - Hussard (1880) - Cuirassier (1890) - Dragon (1913)

Dragon (1918) - Chasseur (1930)

Vers le bleu horizon : Lieutenant de cuirassiers en 1915

La cavalerie se remet en selle en 1917

L'étendard des cuirassiers en 1918

Source internet : Musée de la cavalerie Saumur - Histoire de la cavalerie française des origines à nos jours - Jean-Pierre Béneytou - Lavauzelle 2010 Ecole militaire d'artillerie - Cours de tactique - Cavalerie - Janvier 1913.

La lente histoire du casque de Cavalerie Légère…

Le 15 février 1889, la direction de la Cavalerie propose l'adoption du casque des Cuirassiers, ou Dragons, pour la Cavalerie Légère.

Un premier modèle ‘’ le casque André ‘’ est en principe adopté le 2 février 1901 mais il faut attendre 1910 pour qu'un modèle soit enfin retenu. Le 27 avril 1910, un article paraît dans ‘’ La France Militaire ‘’ : ‘’ Le casque modèle 1910 est à l'essai dans un régiment de Chasseurs et un régiment de Hussard de l'Est ‘’.

En avril 1911, le 12ème Régiment de Chasseurs de Saint Mihiel est choisi pour l'expérimentation de ce casque et l'essor de la tenue ‘’ Résidu ‘’ lors des manœuvres prévues à l'automne… En fait, c'est le 5ème Chasseurs de Châlons-sur-Marne qui fut retenu pour ces manœuvres et ses cavaliers reçurent les nouvelles tenues et le nouveau casque…

Le rapport souligne que : ‘’ le casque a été jugé comme la coiffure idéale pour cette arme … il est agréable à porter et plus équilibré que le shako ‘’.

Un crédit de 66 444 francs est ouvert dans le budget de 1913 en vue de sa dotation dans les régiments (le casque coûte 22, 65 F alors que le shako revient à 13, 25 F). Normalement 17 régiments de ‘’La Légère ‘’ devaient le percevoir en 1913 – 1914, mais seuls les 5ème et 8ème Régiments de Chasseurs vont en être dotés… et le programme ne fut pas poursuivi.

De l'idée à la dotation … 25 années !

Une escouade du 12ème Chasseurs (Saint-Mihiel) dans sa chambrée. Le 14 août 1912. Le brigadier est probablement un rengagé et le collet de sa tunique témoigne d'une intervention du maître tailleur. Sa condition lui fait bénéficier d'un certain nombre d'avantages. Il reçoit les effets en drap de sous-officier depuis 1905, avec soutache d'ancienneté. Dans la chambre, son lit est isolé par un rideau et, luxe suprême, il lui est attribué une petite armoire fermant à clef.

Colonel (H) Daniel Dath

4.8 - Documents :

Message du Président de la République

« Ce 8 mai ne ressemble pas à un 8 mai. Il n'a pas le goût d'un jour de fête.

Aujourd'hui, nous ne pouvons pas nous rassembler en nombre devant les monuments de nos villes, sur les places de nos villages, pour nous souvenir ensemble de notre histoire.

Malgré tout, la nation se retrouve par la pensée et les mille liens que notre mémoire commune tisse entre chacun de nous, cette étoffe des peuples, que nous agitons en ce jour dans un hommage silencieux.

C'est dans l'intimité de nos foyers, en pavoisant nos balcons et nos fenêtres, que nous convoquons cette année le souvenir glorieux de ceux qui ont risqué leur vie pour vaincre le fléau du nazisme et reconquérir notre liberté.

C'était il y a 75 ans. Notre continent refermait grâce à eux le chapitre le plus sombre de son histoire : cinq années d'horreur, de douleur, de terreur.

Pour notre pays, ce combat avait commencé dès septembre 1939. Au printemps 1940, il y a 80 ans, la vague ennemie avait déferlé sur les frontières du nord-est et la digue de notre armée n'avait pas tenue.

Nos soldats pourtant s'étaient illustrés à de nombreuses reprises. Ceux de Montcornet, d'Abbeville, de Gembloux ou de Stone, les hommes de Narvil, les Cadets de Saumur, l'armée des Alpes avaient défendu avec vigueur notre territoire et les couleurs de notre pays.

Ils sont '' ceux de 40 ''. Leur courage ne doit pas être oublié.

Dans le crépuscule de cette '' étrange défaite '', ils allumèrent des flambeaux. Leur éclat était un acte de foi et, au cœur de l'effondrement, il laissait poindre la promesse de 8 mai 1945.

Cette aube nouvelle fut ensuite conquise de haute lutte par le combat des armées françaises et des armées alliées, par les Français Libres qui jamais ne renoncèrent à se battre, par le dévouement et le sacrifice des résistants de l'intérieur, par chaque Française, chaque Français qui refusa l'abaissement de notre nation et le dévoiement de nos idéaux.

La grande alliance de ces courages permit au général de Gaulle d'asseoir la France à la table des vainqueurs.

La dignité maintenue, l'adversité surmontée, la liberté reconquise, le bonheur retrouvé : nous les devons à tous ces combattants, à tous ces résistants.

A ces héros, la nation exprime son indéfectible gratitude et se reconnaissance éternelle.

Le 8 mai 1945, c'est une joie bouleversée qui s'empara des peuples. Les drapeaux ornaient les fenêtres mais tant d'hommes étaient morts, tant de vies étaient brisées, tant de villes étaient ruinées.

A la liesse succéda la tristesse et la désolation. Avec le retour des déportés, les peuples découvrirent bientôt la barbarie nazie dans toute son horreur…

Rien, plus jamais, ne fut comme avant. La fragilité révélée de nos vies et de nos civilisations nous les rendit plus précieuses encore. Au bout de cette longue nuit qu'avait traversée le monde, il fallait que l'humanité relevât la tête. Elle venait de découvrir horrifiée qu'elle pouvait s'anéantir elle-même et il lui fallait désormais refaire le monde, de fond en comble, ou à tout le moins '' empêcher que le monde ne se défasse '', selon le mot de Camus.

Ce fut l'heure, en France, de l'union nationale pour fonder '' les beaux jours '' annoncés par le Conseil National de la Résistance et bientôt retrouvés.

L'heure, en Europe, de l'effort commun pour bâtir un continent pacifié et fraternel. L'heure, dans le monde, de construire les Nations Unies et le multilatéralisme.

Aujourd'hui, nous commémorons la Victoire de ce 8 mai 1945, bien sûr, mais aussi, mais surtout, la paix qui l'a suivie.

C'est elle, la plus grande Victoire du 8 mai. Notre plus beau triomphe. Notre combat à tous, 75 ans plus tard.

Vive la République ! Vive la France !

Emmanuel Macron
Président de la République

Les 5 évasions du capitaine de Gaulle

1916 :

Dans la mémoire collective, en Allemagne comme en France, c'est l'année de l' " enfer " de Verdun. La plus grande bataille de la guerre 1914-1918 pour les Allemands et les Français : 240 000 morts d'un côté, 260 000 de l'autre. Elle débute le 21 février par une formidable offensive allemande sur la rive droite de la Meuse. Un ouragan de fer et de feu s'abat aussitôt sur les défenses de Verdun.

Le 1er mars 1916, le 33ème régiment d'infanterie auquel le capitaine de Gaulle appartient, est envoyé en première ligne devant Douaumont. A la tête de sa compagnie, la 10ème, il est chargé de la défense de la partie gauche du village. Pour

la journée du 2 mars, voici ce qu'écrit son colonel dans le journal de marche du régiment : " Dès 6 h 30 du matin, bombardement effroyable d'artillerie lourde... sur toute la largeur du secteur et sur une profondeur de trois kilomètres. La terre tremble sans interruption, le fracas est inouï. Toute liaison vers l'avant comme vers l'arrière est impossible, tout téléphone est coupé, tout agent de liaison envoyé est un homme mort... Le dernier me revenait blessé, me disant que les Allemands sont à vingt mètres de nous, sur le chemin de Douaumont à Fleury. Revolver au poing, nous nous préparons à défendre coûte que coûte cette voie d'accès ".

La 10ème compagnie ne compte plus que trente-sept hommes quand se déclenche une première attaque. Elle y fait front et repousse les assaillants. D'autres reviennent à la charge. Nouveau bombardement. Les rescapés de la 10ème compagnie sont complètement isolés. Progressant tantôt par bonds, tantôt en rampant, ils sont bientôt submergés. L'ennemi est partout. de Gaulle roule dans un trou d'obus occupé par quelques Allemands. L'un d'eux lui porte un coup de baïonnette. La lame pénètre " au tiers supérieur de la cuisse gauche pour ressortir au tiers moyen de l'autre côté ". Sa troisième blessure depuis le début de la guerre. Il tombe aussitôt évanoui.

Côté français, il est porté disparu. Son colonel le tient pour mort. La citation accompagnant sa proposition pour la Légion d'honneur est rédigée par Pétain : " Le capitaine de Gaulle, commandant de compagnie, réputé pour sa haute valeur intellectuelle et morale, alors que son bataillon subissait un effroyable bombardement, était décimé et que les Allemands atteignaient sa compagnie de tous côtés, a enlevé ses hommes dans un assaut furieux et un corps à corps farouche, seule solution qu'il jugeait compatible avec son sentiment de l'honneur militaire. Est tombé dans la mêlée. Officier hors de pair à tous égard ".

Lorsqu'il revient à lui, de Gaulle, bien vivant, se trouve " au milieu de jeunes troupiers hagards de la garde prussienne ". Il est désormais prisonnier de guerre. Il est d'abord envoyé à l'hôpital de Mayence pour y être soigné. A peine remis, il est transféré à Osnabrück en Westphalie où, dès son arrivée, il imagine descendre le Danube en barque Les Allemands ont vent du projet.

Le 14 juin 1916, ils l'expédient au camp de transit de Neisse en Silésie. Puis, deux jours plus tard, à Sczuszyn en Lituanie. Là, il tente à nouveau de s'échapper, mais le trou qu'il a commencé de percer dans le mur de sa chambrée est découvert. Ce qui lui vaut d'être expédié, le 9 octobre 1916, à Ingolstadt en Bavière, où les Allemands avaient imaginé de rassembler dans le même camp toutes les fortes têtes dont l'idée fixe était de leur fausser compagnie !

Ainsi, les officiers français les plus récalcitrants pouvaient-ils mettre en commun leurs expériences. Bref, créer ce que les Allemands eux-mêmes appelleront une " Académie d'évasion ". de Gaulle, comme on va pouvoir en juger, se distinguera particulièrement dans cette entreprise... Malade imaginaire à l'hôpital d'Ingolstadt

Les défenses naturelles du fort d'Ingolstadt, renforcées par une garde et un régime exceptionnellement sévères, interdisaient toute tentative d'évasion. En revanche, une annexe de l'hôpital militaire de la garnison, situé dans la ville même d'Ingolstadt, à huit kilomètres de là, était affectée aux prisonniers de guerre. Pour surveillée qu'elle fût, elle semblait cependant offrir de plus grandes chances de s'évader. de Gaulle résolut donc de s'y faire envoyer.

Fort d'Ingolstadt

Il avait reçu de sa mère un colis de vivres dans lequel avait été glissé un flacon d'acide picrique, officiellement destiné à soigner des engelures. Il en avale sans hésiter le contenu, pourtant fortement toxique ! L'effet recherché est quasi immédiat. Le lendemain, 17 octobre 1916, il présente tous les symptômes de la jaunisse. On l'expédie à l'annexe de l'hôpital.

Mais comment s'échapper ? de Gaulle procède discrètement à un examen minutieux des lieux. Il remarque vite que si l'annexe réservée aux prisonniers est sévèrement gardée, l'hôpital ne l'est pas. Et qu'il

y a de nombreuses allées et venues de civils rendant visite aux blessés qui y sont soignés. Il constate également que des prisonniers accompagnés par des infirmiers allemands sont régulièrement conduits de l'annexe à l'hôpital pour y recevoir des soins. Les sentinelles, accoutumées à ce va-et-vient, n'y prêtent plus guère attention.

Voilà la faille !

de Gaulle a désormais son plan : se faire conduire à l'hôpital par un camarade déguisé en infirmier, troquer ensuite leurs tenues militaires pour des effets civils, et sortir de l'hôpital en se mêlant aux visiteurs. Il faut un complice. Ce sera le capitaine Émile Dupret, animé, dira-t-il plus tard, " des mêmes intentions que moi ". Il faut aussi un uniforme allemand...

Corruption et chantage.

Deux infirmiers allemands étaient chargés des prisonniers. La fin justifiant les moyens, de Gaulle décide de corrompre le plus accessible des deux. Il commence par lui acheter toute sorte d'objets interdits aux prisonniers : alcool, timbres poste, etc. L'homme se laissant amadouer, de Gaulle lui arrache, toujours moyennant finances, une carte de la région.

L'infirmier est désormais à sa merci. Après la corruption, le chantage ! de Gaulle somme en effet le malheureux, sous peine d'être aussitôt dénoncé, et donc d'être traduit à coup sûr en Conseil de guerre, de lui acheter en ville une casquette militaire et de... lui céder son pantalon ! Voilà pour l'uniforme allemand. Mais une fois dans l'enceinte de l'hôpital, il faut pouvoir se transformer en civils...

de Gaulle, toujours à l'affût du moindre indice, avait observé qu'un soldat français, électricien de son état, allait chaque jour de l'annexe à l'hôpital où il travaillait. Interrogé, le soldat lui apprend que les Allemands ont mis à sa disposition, dans la cour de l'hôpital, une cabane qui lui sert d'atelier et dont il est le seul à avoir la clef. Providentiel de Gaulle a tôt fait de s'assurer de sa complicité. Au risque des plus sévères sanctions, le courageux soldat va transporter dans l'atelier, pièce par pièce, les effets civils et les vivres que les deux candidats à l'évasion se procurent auprès de leurs compagnons de captivité mis dans la confidence.

Mine patibulaire.

Le départ est fixé au dimanche 29 octobre 1916, parce que le dimanche, les allées et venues sont particulièrement nombreuses à l'hôpital. A la nuit tombante, Dupret revêt la casquette et le pantalon allemands et passe une grande blouse d'infirmier. de Gaulle conserve sa tenue réglementaire. Ils franchissent le poste de garde de l'annexe sans éveiller l'attention des sentinelles et pénètrent dans l'enceinte de l'hôpital. Là, munis de la clef du soldat électricien, ils se glissent dans l'atelier. Bientôt habillés en civils, ils se mêlent aux visiteurs et sortent de l'hôpital le plus paisiblement du monde. Les voilà en ville, libres !

Leur projet était de gagner à pied l'enclave suisse de Schaffhouse située à 300 kilomètres, en prenant la précaution de ne marcher que la nuit, demeurant le jour cachés dans les bois. Hélas, il pleut sans discontinuer. Le 5 novembre, vers 21h30, ils atteignent Pfaffenhofen, grosse bourgade à une trentaine de kilomètres d'Ulm, ayant parcouru les deux tiers de leur route. Mais c'était un dimanche. Les rues qui auraient dû être désertes sont pleines de monde : " En arrivant sur la place centrale, nous nous trouvâmes au milieu de la jeunesse du bourg qui polissonnait dans la rue. Une semaine de vie sauvage nous avait donné une mine patibulaire qui fut aussitôt remarquée. La foule nous poursuivit, bientôt rejointe par le garde-champêtre à bicyclette et par des gendarmes en permission. Arrêtés, nous fûmes conduits au violon municipal où l'on n'eut pas de peine à découvrir notre identité." Quelques jours plus tard, ils sont jetés dans les oubliettes du fort IX d'Ingolstadt.

Pour s'être évadés, de Gaulle et Dupret écopent en effet de soixante jours d'arrêts de rigueur : " fenêtres closes par volets métalliques, pas de lumière, régime alimentaire spécial, rien pour lire, ni pour écrire, une demi-heure de promenade par jour dans une cour de cent mètres carrés ".

Ce que de Gaulle ignore en revanche, et que révèlent les archives allemandes récemment découvertes, c'est que son évasion a été à l'origine d'un grave différend entre les médecins de l'hôpital et les autorités du fort, chacun se renvoyant la responsabilité de la fuite des prisonniers, et s'accusant mutuellement de n'avoir pu empêcher qu'ils se procurent des habits civils. La discorde chez l'ennemi avant l'heure, en quelque sorte !

Vous avez dit " sagesse " ?

Mais le fort d'Ingolstadt n'était vraiment pas propice à l'évasion. de Gaulle se résigne donc à ne rien tenter pendant quelque temps dans l'espoir d'être transféré dans un camp moins sévère. " Stage de sagesse ", dira-t-il plus tard. Sage, de Gaulle ? En apparence, peut-être, puisque cela fait partie du plan.

Mais chaque matin, il dépouille les journaux allemands, cherche dans les bulletins quotidiens de victoire de l'ennemi les traces à peine perceptibles de la discorde – encore ! Etudiant les défauts de la cuirasse germanique. Puis il rédige des notes de synthèse, véritables bulletins d'informations qu'il affiche à la porte de sa chambrée ! (…)

Chambre avec vue.

Le 20 juillet 1917, de Gaulle obtient enfin gain de cause : il est transféré à la forteresse de Rosenberg près de Kronach en Franconie. Cette nouvelle prison est un ancien château fort perché au sommet d'un piton très escarpé. Les conditions de détention y sont bien meilleures qu'à Ingolstadt : une des ailes du château est affectée au logement des officiers captifs. de Gaulle y dispose d'une vraie chambre, munie d'une fenêtre... donnant directement sur les deux remparts d'enceinte. Point de vue idéal sur le chemin de la liberté !

Forteresse de Rosenberg

de Gaulle n'a pas les yeux dans sa poche. Il dresse sans difficulté un état des lieux détaillé : l'aile du château est flanquée d'une tour. Devant, s'étend un large fossé, puis un rempart intérieur percé d'un passage voûté, fermé d'une porte ouvrant sur un second fossé bordé d'un rempart extérieur, au-delà duquel la paroi rocheuse domine la vallée d'une quarantaine de mètres. Une ligne de sentinelles était installée en permanence sur le rempart intérieur, pendant que des patrouilles parcouraient par intervalles le rempart extérieur... Sauf quand il pleuvait, car alors les sentinelles se mettaient à l'abri dans leur guérite perdant ainsi de vue la plus grande partie de leur secteur de surveillance !

Escalades et descentes à pic.

Pour s'échapper, il faut donc accéder au premier fossé et, pour cela, desceller une pierre de la tour d'angle. Puis, crocheter la porte du passage voûté. Il faut aussi une échelle pour grimper sur le second rempart et une corde pour descendre le long de la paroi à pic. Impossible d'agir seul. de Gaulle tient un petit conseil de guerre avec quatre camarades décidés, comme lui, à tenter l'exploit. Il s'agit du capitaine de Montéty et des lieutenants Tristani, Angot et Prévot.

Le 15 octobre 1917, une pluie diluvienne s'abat sur Rosenberg. C'est l'occasion tant attendue ! A 22 heures, profitant d'un moment où l'orage redouble de violence, les cinq complices renversent la pierre descellée de la muraille et traversent furtivement le premier fossé l'un derrière l'autre. Tristani crochète sans peine la porte du passage voûté. Ils s'y engouffrent. Là, bien à couvert, ils assemblent bout à bout les éléments de l'échelle fabriqués à l'aide de planches destinées, disaient-ils, à la confection d'une armoire. Ils traversent le deuxième fossé et la dressent contre le rempart extérieur. Parvenus au sommet du rempart, ils gagnent la crête de l'à-pic. Tout se passe donc comme prévu, mais la corde, tressée de draps de lit découpés, est trop courte !

Ils repèrent un autre endroit où la paroi est interrompue par une étroite plate-forme. Mais la descente ne peut se faire qu'en deux temps et à la condition que l'un des candidats au départ se dévoue pour renvoyer la corde à ses compagnons. Montéty, dernier arrivé à Rosenberg, se sacrifie (il demeurera caché deux jours dans un buisson sur la plate-forme avant de s'échapper à son tour...). Ils ne sont plus que quatre, mais libres dans la campagne. Se cachant le jour, ils vont marcher dix nuits en direction de Schaffhouse avant d'être repris dans un pigeonnier où ils s'étaient réfugiés pour passer la journée. de Gaulle est ramené à Rosenberg.

Lunettes et fausses moustaches.

Craignant d'être réexpédié à Ingolstadt, de Gaulle décide, dès son retour à Rosenberg, de faire une nouvelle tentative. Tristani est également partant. Mais, n'ayant cette fois, ni le temps ni les moyens de préparer une seconde sortie par escalades, il leur faut quitter le fort par la porte... Ils avaient remarqué que logeaient dans une aile du château, des ménages civils allemands employés à l'entretien du fort. Ces civils circulaient normalement dans la cour intérieure, entrant et sortant par la voûte. La sentinelle allemande qui allait et venait sous les fenêtres des prisonniers tournait le dos aux fenêtres à chaque "aller" durant une trentaine de secondes. Il s'agissait tout simplement d'en profiter. de Gaulle raconte : " Si nous parvenions, Tristani et moi, habillés en civils, à descendre dans la cour intérieure pendant que la sentinelle nous

tournait le dos, nous pourrions gagner la porte voûtée, comme si nous sortions paisiblement de l'aile habitée par les ménages d'employés. Il convenait de procéder à la nuit tombante avant que la voûte fût fermée ".

Le 30 octobre 1917, habillés en civils avec lunettes et moustaches postiches, les deux complices, après être descendus à l'aide d'une corde d'une fenêtre dont un barreau a été scié, se retrouvent dans la cour, dans le dos de la sentinelle, tandis qu'un camarade remonte la corde et remet le barreau en place. Cette fois, ils veulent utiliser le chemin de fer en direction d'Aix-la-Chapelle pour franchir la frontière hollandaise. De Rosenberg, ils se dirigent donc vers la gare de Lichtenfels, distante de vingt cinq kilomètres. A peine installé dans le train, ils sont arrêtés par des gendarmes allemands et débarqués sans ménagement du compartiment.

" Cochon " !

Un des gendarmes, le sergent Heinrich Meyer, veut alors faire monter de Gaulle dans un wagon de troisième classe réservé aux prisonniers. de Gaulle refuse énergiquement: il est officier; il n'est donc pas question de voyager en troisième classe ! Il se fâche au point que des civils allemands s'attroupent attirés par ses éclats de voix. Le gendarme le pousse de force dans le compartiment. de Gaulle l'apostrophe : " Ne me touchez pas avec vos mains sales ‘’.

D'après Meyer, il l'aurait également traité de " cochon ". Le gendarme ayant réagi en lui faisant savoir qu'il comprenait le caractère injurieux du propos, de Gaulle aurait rétorqué que c'était sûrement le seul mot de français qu'il puisse comprendre ! Il n'en faut pas plus à Meyer pour porter plainte. Condamné pour outrage. Les actes de la procédure devant le Conseil de guerre d'Ingolstadt (où de Gaulle avait évidemment été réexpédié) ont pu être consulté dans les archives militaires allemandes.

Interrogé une première fois par l'officier de justice militaire le 3 janvier 1918, il a déclaré que le gendarme les a poussés avec violence, Tristan et lui, dans un compartiment de troisième classe sans répondre à ses protestations et à sa demande de voyager dans un wagon de deuxième classe. Il reconnaît avoir crié " Ne me touchez pas avec vos mains sales ! ". Il précise que s'il a bien prononcé le mot " cochon " lors d'une conversation en français avec Tristani – " il (le gendarme) pense pouvoir embarquer les officiers français comme des cochons " –, il ne s'adressait pas à Meyer. Il ajoute que les autres voyageurs ne se sont pas attroupés en raison de son comportement mais simplement poussés parla curiosité de voir des officiers français évadés.

L'audience devant le Conseil de guerre de la Kommandantur du camp d'Ingolstadt a lieu le 18avril 1918. Invité à décliner son identité, il déclare : " de Gaulle, Charles, né le 22 novembre 1890 à Lille, catholique, célibataire, capitaine d'active au 33ème régiment d'infanterie, actuellement prisonnier de guerre à Ingolstadt ‘’.

Après lecture de l'acte d'accusation, il confirme avoir prononcé les phrases citées par Meyer. S'il s'est exprimé ainsi c'est parce que le comportement du gendarme n'a pas été correct et que... ses mains étaient réellement sales ! Son intention n'était pas de l'offenser mais de lui faire comprendre qu'il n'avait pas le droit de traiter ainsi un officier français. La sentence tombe immédiatement : l'accusé est condamné, pour outrage, à une peine de prison de quatorze jours !

Dans le récit qu'il donnera dix ans plus tard de l'incident en gare de Lichtenfels, de Gaulle écrira: " Je fus traduit devant le Conseil de guerre d'Ingolstadt et condamné à trois semaines de prison pour "outrage à un supérieur ", car arrêté par les gendarmes en gare de Lichtenfels et bousculé par eux, je les avais rappelés au sentiment des distances... ".

Les Allemands imaginèrent de lui faire accomplir sa peine à la prison de Passau (Bavière) où étaient habituellement détenus des condamnés de droit commun. de Gaulle n'entendit pas – à nouveau ! – que fût traité ainsi un officier français. Devant sa menace de faire la grève de la faim, il est, trois jours après son arrivée, conduit à la forteresse de Magdebourg où il achève sa détention en même temps que d'autres officiers français condamnés...

Faux départ.

Forteresse Magdebourg

Le 18 mai 1918, le fort d'Ingolstadt est dissout. de Gaulle est transféré à la forteresse de Wülzburg près de Weissenburg (Bavière). Il prépare aussitôt une nouvelle évasion avec la complicité d'un autre prisonnier, le lieutenant Meyer. Mais, écrit de Gaulle, "l'ennemi avait pris pour notre garde des dispositions telles qu'on ne pouvait guère penser à sortir autrement que par porte".

Dès lors, il a l'idée de se faire escorter hors du camp, par un

militaire allemand en uniforme, comme s'il était muté ailleurs. C'est bien sûr Meyer qui joue le rôle du garde. Il vole un uniforme dans l'atelier du tailleur du camp. Il faut aussi se procurer des vêtements civils. Pour ces derniers, de Gaulle correspondait depuis quelques temps avec sa famille au moyen de courriers truqués dont il avait remis le code à un officier français rapatrié pour raison de santé.

La famille avait aussitôt accepté de jouer le jeu. Ainsi, bouton par bouton, pièce par pièce, il avait fini par réunir les effets nécessaires. Et le 10 juin 1918, accompagné de Meyer revêtu de l'uniforme allemand, le détenu de Gaulle portant une valise (qui contient bien sûr les habits civils), gagne la cour, franchit une grille puis la grande porte voûtée du fort. Pour faire encore plus vrai, l'aumônier français du camp, l'abbé Michel (encore lui !), l'avait accompagné jusqu'à la grille pour lui faire ses adieux comme s'il partait pour un autre camp. Ils dépassent le pont-levis salués par la sentinelle qui le garde et les voilà dans la campagne. Pénétrant dans le premier taillis, ils revêtent leurs habits civils. Pour gagner Aix-la-Chapelle en train, ils se dirigent vers Nuremberg. Mais ils sont arrêtés fortuitement deux jours plus tard par un poste de gendarmerie installé sur une route où on leur réclame leurs papiers. Le lendemain, ils sont de retour au camp de Wülzburg.

Dans un panier de linge sale.

Dès juillet 1918, de Gaulle s'évade encore une fois. Nous tenons d'un de ses compagnons de captivité, Fernand Plessy, le récit détaillé de cette rocambolesque évasion : " de Gaulle optait pour la ruse et comptait sur la fertilité de son imagination pour lui fournir un moyen de sortir par la porte... Son plan était simple. Chaque semaine, une corvée de soldats français, escortés par deux sentinelles, descendait le panier à linge de Wülzburg à la blanchisserie de Weissenburg. Ce panier était assez vaste pour contenir de Gaulle et ses longues jambes. Il était cadenassé et seuls le fourrier et la blanchisseuse en possédaient chacun la clef. Mais truquer les charnières était un jeu pour les professionnels de l'évasion. Le point délicat était de sortir du panier sans être vu. de Gaulle se renseigne auprès des hommes de corvée. Le répit dont il disposerait lui parut suffisant. Avec de l'oreille et un peu de chance, il devait réussir. Dans la matinée du 3 juin 1918, tout se passe comme prévu. Après avoir cadenassé le panier, le fourrier partit chercher les sentinelles d'accompagnement. Son absence pouvait durer de cinq à dix minutes. Dès qu'il eût disparu, le capitaine de Gaulle, accompagné de deux spécialistes du "canari" (on appelait ainsi ceux qui fabriquaient le matériel nécessaire aux évasions) entra dans le local où les deux hommes de corvée attendaient auprès du panier. En deux coups de pointe, les "canaris" chassèrent de leur logement les axes des charnières. Le panier, ainsi ouvert, fut prestement vidé de son contenu que les hommes de corvée reportèrent à la buanderie. Pendant ce temps, de Gaulle s'installait de son mieux dans le panier. Les " canaris " refermèrent le couvercle et remplacèrent les axes des charnières par un câble souple en acier, peint aux couleurs de l'osier. Ils passèrent les extrémités de ce câble à travers le panier de manière que, à l'intérieur, de Gaulle put les saisir et les réunir dans sa main. Puis, ils s'éclipsèrent. Quand les hommes de corvée revinrent avec la charrette, les Allemands arrivaient déjà.

Le chargement et le transport à Weissenburg s'effectuèrent sans incident. Déposés sans ménagements (sur la recommandation expresse de de Gaulle à ses porteurs. Il ne voulait pas que des précautions inhabituelles puissent attirer l'attention des sentinelles), dans le couloir de la blanchisserie, de Gaulle attendit le moment propice. Quand tout fut redevenu silencieux, il tira sur l'extrémité du câble pour dégager les charnières. Il souleva le couvercle sans difficulté et put sortir du panier sans être vu. Il prit aussitôt la route de Nuremberg où il comptait prendre le train ".

Son intention était en effet de prendre un train de nuit pour Aix-la-Chapelle, toujours moins contrôlé que les convois de jour. Hélas, saisi d'une violente grippe intestinale, il se décide à prendre le premier train sans attendre la nuit. Il voyage debout dans le couloir, un bandeau sur la bouche comme s'il souffrait d'une fluxion, "pour éviter les bavardages des voisins ", jusqu'au moment où deux policiers pénètrent dans le wagon. L'un se tient à une issue pendant que l'autre demande à chacun ses papiers. C'est ainsi que le fugitif est, une fois encore, repris et ramené à Wülzburg.

Fait assurément unique dans l'Histoire, le 30 mars 1995, le Conseil municipal de Weissenburg décidait à l'unanimité de donner, à une rue voisine du chemin emprunté par le fugitif dans son panier à linge sale, le nom de... Charles-de-Gaulle-Strasse !

Chacune de ses évasions de Wülzburg vaut bien sûr à de Gaulle une punition de soixante jours d'arrêt de rigueur, que cette fois, il ne fera pas, l'Armistice étant signé avant l'exécution de sa peine. La nouvelle tant attendue de l'Armistice ne fut pas longue à atteindre Wülzburg. Le soir même, de Gaulle avait disparu...

Dans les années 20, le journal ‘’ Notre Camp ‘’ – le bien nommé ! – publia la liste des lieux de détention les plus sévères d'Allemagne. On peut lire dans son numéro du 9 avril 1921: " A tout seigneur, tout honneur ! ". Dans la liste des camps d'Allemagne, la première place revient sans conteste au fort IX d'Ingolstadt. Dans les autres geôles d'Allemagne, les évadés ne manquaient pas. Dans celle-ci, il n'y avait guère que des professionnels de l'évasion. Il leur fut même affecté par les autorités allemands : si bien, que depuis cette époque, le fort IX d'Ingolstadt était en vérité un repaire d'évadés. Aussi... l'histoire du fort IX, qui renferme les fastes les plus magnifiques de notre Amicale (de prisonniers évadés) présenterait au lecteur une des plus belles pages de la guerre. Un jour, elle sera écrite à la gloire de nos officiers. Et ce jour-là, il suffira de dire: " Un tel était du fort IX pour qu'on pense de lui : C'était un as ! ".

Source : internet

Un Ardennais du 12ème Chasseurs blessé

Jean Lyrhans, un garçon de Vivier-au-Court, qui est maréchal des logis au 12ème Chasseurs à cheval de Sedan, retraite avec son unité depuis la Belgique pour, dans un premier temps, se poster sur les hauteurs au sud de Mézières, à Saint-Marceau. Sa description des événements témoigne de l’intensité des engagements. *« Nous apercevons un véritable brasier. Ces ont Sedan et les villages aux alentours qui flambent »*. On ne tarde pas à leur donner un nouvel ordre de repli en direction de Sy et du Chesne dans le Vouzinois : *« Nous installons le cantonnement. Les chevaux sont dessellés, chose qui n’a pas été faite depuis le vendredi 10 mai. On soigne les bêtes. Certaines ont la peau du dos qui part en lambeaux »*. Le répit est de courte durée.

A minuit, un nouvel ordre est donné pour se diriger vers Sedan ! le mardi 14, au lever du jour, le 12ème Chasseurs prend position à Vendresse : *Chacun prépare tout le nécessaire pour combattre à pied. Nous nous rendons à l’autre bout du village, où des tranchées ont été creusées au cours de l’hiver »*. Vers 13 h 00, le mouvement se fait en direction de Malmy. Très vite le combat s’engage et est d’une violence inouïe. Jean Lyrhans se prend une balle qui lui déchire la jambe, son tireur de FM, une balle en pleine tête ! *« Deux hommes me tirent chacun par un bras à plat ventre et nous accomplissons cinquante mètres sous le feu allemand. Sur la crête se trouve un FT 17 de la Grande Guerre. On me colle dessus. Je souffrais atrocement »*.

Source : Article du journal ‘’ L’Ardennais ‘’
avril 2020.

L'abri du général

L'abri du général : ... au cœur de la bataille de mai 1940...

L'ensemble, appelé aujourd'hui ‘' l’abri du général ", se situe de part et d'autre de la route de Bulson à Maisoncelle (08), au lieu-dit : ‘’ Fond Dagot ‘’.

En 1940, il abritait non seulement le Poste de Commandement de combat de la 55ème Division d'Infanterie du général Lafontaine, mais aussi le central téléphonique et le commandement de l'artillerie divisionnaire. Semi-enterré, caché dans un repli de terrain, il fut pourtant, d'après René Launois, ancien Maire de Bulson et témoin : " fort peu discrètement bâti " en 1938.

Cet endroit est un haut lieu de la bataille des 13 et 14 mai 1940... mais aussi le synonyme du désastre de Sedan**...** Nous laisserons le lecteur se tourner vers les historiens qui en débattent encore aujourd'hui ! Que se passa-t-il ce 13 mai ?

La 55ème D.I. avait en charge le secteur Pont à Bar – Remilly : là où l'état-major ennemi avait décidé de percer les défenses françaises. Elle reçut donc le choc principal. Préparant le passage de la Meuse à Sedan, l'aviation bombarde les positions défensives, détruisant les communications téléphoniques et créant un climat de panique le 13 mai après-midi.

Vers 18 h, un flot de fuyards affolés (artilleurs et fantassins) arrive à Fond Dagot : " les chars allemands sont à Bulson "... Le général Lafontaine, homme pondéré et courageux, donne l'ordre de barrer la route avec des camions, ramène le calme et renvoie ces soldats vers le front.

Vers 20 h, son PC est transféré à Chémery. Là, toute la nuit, il va organiser la contre-attaque du 14 avec notamment le 7ème Bataillon de Chars Légers (FCM) et le 213ème RI... une opération courageuse, mais désespérée ! A Chémery, les troupes ennemies amorçaient le coup de faux qui allait les conduire à Dunkerque !

Aujourd'hui, ce lieu chargé d'histoire est divisé en deux propriétés privées et est retombé dans l'oubli.

Général Lafontaine

& & &

Francine Christophe

Francine Christophe

Francine avec sa maman

Née le 18 aout 1933.

Arrêtée le 26 Juillet 1942 à 8 ans et demi à Larochefoucauld avec sa mère par l'armée allemande, elle est internée successivement, en tant que fille de prisonnier français, dans les prisons de Larochefoucault, Poitiers, Beaumont la Rolande, Drancy et enfin Bergen-Belsen.

Elle est libérée le 23 Avril 1945.

Madame Christophe est grande, mince, élégante – toujours en bleu, sa couleur fétiche.

Elle est l'amie de Victor Perahia, avec qui elle a été emprisonnée à Bergen Belsen. Mariée depuis 51 ans avec Monsieur Lorch, elle a 2 enfants, un garçon et une fille, et 4 petits-enfants : 24, 22, 18 et 14 ans qui sont le soleil de sa vie. Elle s'estime '' privilégiée '' parmi les rescapés. Elle intervient fréquemment dans les écoles de la région de Versailles et se trouve soit être l'auteur soit la responsable de plusieurs ouvrages.

Camp de Bergen Belsen

Elle raconte l'extraordinaire histoire d'un bébé né dans un camp de concentration :

« Il s'est passé dans mon camp de Bergen-Belsen quelque chose de tout à fait extraordinaire. Je rappelle que nous étions des enfants de prisonniers de guerre, donc privilégiés. Nous avions eu le droit d'emporter de France un petit sac avec 2 ou 3 petites choses. Une femme un bout de chocolat, un morceau de sucre ou une poignée de riz. Maman avait emporté deux petits morceaux de chocolat. Elle me disait : « *On garde çà pour le jour où je te verrai vraiment complètement par terre, fichue. Je te donnerai ce chocolat, il t'aidera à remonter* ».

Il y avait parmi nous, une femme qui avait été déportée alors qu'elle était enceinte ; çà ne se voyait pas évidemment, elle était si maigre… mais n'empêche que le jour de l'accouchement est arrivé et elle partie au revier *(1)* avec ma mère qui était notre chef de baraque.

Avant de partir ma mère me dit : « *Tu te souviens que je garde un morceau de chocolat ? Oui maman. Comment te sens-tu ? Bien maman, çà peut aller. Alors si tu me le permets, ce morceau de chocolat, je l'apporterai à notre amie Hélène parce que, un accouchement ici … elle va peut-être mourir et si je lui donne le chocolat, çà l'aidera peut-être ? Oui maman tu peux le prendre* ».

Hélène a accouché d'un bébé, une toute petite chose malingre. Elle a mangé le chocolat. Elle n'est pas morte. Elle est revenue dans la baraque. Il fallait nourrir l'enfant. Hélène n'avait pas de lait, elle était si maigre. On a payé une autre déportée car, dans un camp, tout se paye étant donné que tout est passible de la peine de mort immédiate. Comment paye t'on dans un camp ? En donnant son pain ou sa soupe. Donc à plusieurs nous avons payé une femme qui devait nettoyer le bureau des SS, pour qu'elle aille voler du lait en poudre dans la cuisine des SS. Ce qu'elle a fait. Et nous avons donné ce lait en poudre au petit bébé. Quand il n'y a plus eu de lait en poudre, Hélène mâchait du rutabaga, l'horrible navet de la soupe dont elle faisait une bouillie qu'elle mettait dans la bouche de son bébé. Cela semble incroyable, mais cette histoire a duré six mois. Six mois après nous étions libérés. Le bébé a tenu jusqu'à la libération avec ce régime là. Pour l'habiller on n'avait rien. Nous avons toutes donné un bout de chiffon, qui sa poche, qui sa ceinture, qui l'ourlet de sa blouse … On l'a attaché comme on a pu. On l'a attaché sur la poitrine de sa mère qui avait une poitrine si maigre … et en mettant la blouse par-dessus et elle allait travailler. Le chef ne voyait pas qu'il y avait un bébé. Le bébé n'a jamais pleuré, jamais ! Pas même geint. Au bout de six mois, la libération est arrivée. On a défait tous ces chiffons. Le bébé a crié. C'était là sa naissance. Nous l'avons ramené en France. Un tout petit truc de six mois minuscule.

Il y a quelques années ma fille me dit : « *Maman, si vous aviez eu des psychologues ou des psychiatres à votre retour, çà se serait mieux passé pour vous* ? ». Je lui dis : « *sûrement, mais il n'y en n'avait pas. Personne n'y aurait pensé, s'il y en avait eu. Mais tu me donnes une idée. On va faire une conférence la dessus* ». J'ai organisé une conférence sur le thème '' Et s'il y avait eu des psys en 1945, à notre retour de camp, comment cela se serait passé ? ''. J'ai eu beaucoup de monde, des anciens, des survivants, des curieux et puis beaucoup de psychologues, psychiatres, psychothérapeutes… Très intéressant. Chacun avait son idée, c'était très bien. Puis il y a une femme qui est arrivée et qui a dit : *« Moi j'habite Marseille, je suis médecin psychiatre et avant de vous faire ma communication, j'ai quelque chose à donner à Francine Christophe* », c'est-à-dire à moi. Elle fouille dans sa poche, elle sort un morceau de chocolat. Elle me le donne et elle me dit : *« Je suis le bébé ! »*.

(1) Un revier (abréviation de l'allemand *Krankenrevier* ou dispensaire), dans le langage des camps de concentration nazis, était un baraquement destiné aux prisonniers malades des camps de concentration. La plupart du personnel médical venait du corps prisonnier lui-même. Les conditions dans les *reviers* variaient drastiquement selon le type du camp.

Nicholas Winton

Nicholas Winton, s'est paisiblement éteint pendant son sommeil, à l'Ouest de Londres, non loin de Windsor, le 1er juillet 2015 à l'âge de 106 ans. Il a pendant la seconde guerre mondiale, sauvé la vie de 669 enfants juifs de Tchécoslovaquie, sans jamais s'en vanter. C'était en 1939. Il garde le silence sur cet acte jusqu'en 1988.

Il est improprement surnommé '' le Schindler britannique '', par Tony Blair. Contrairement au héros du film de Steven Spielberg, en effet, Winton, né Nicholas Wertheim à Hampstead, un quartier huppé de Londres, dans une famille de juifs allemands émigrés en Angleterre, n'a jamais eu d'illusion sur les nazis. *« Notre famille avait recueilli des amis juifs qui fuyaient l'Allemagne nazie, et savait quel sort leur était réservé »*, explique sa fille Barbara Winton.

Dans une interview au *Guardian* accordée en 2014, il se défendait lui-même de toute analogie avec Schindler et y faisait preuve d'une grande modestie : *« Je n'ai jamais été héroïque, car je n'ai jamais été en danger »*, lâchait-il. Or, si sa vie n'a en effet jamais été menacée, il est indéniable que Winton a été extraordinairement clairvoyant, généreux et déterminé.

Ayant renoncé aux vacances de ski en Suisse qu'il avait programmées, à la fin de l'année 1938, Nicholas Winton, alors âgé de 29 ans, suit un ami socialiste à Prague, Martin Blake, engagé dans le sauvetage des juifs. Ils y passeront trois semaines. Lui aussi membre du Labour, Nicholas Winton, alors jeune courtier à la City, était opposé à la politique d' *appeasement* qui avait conduit aux accords de Munich, signés par Londres et Paris avec Mussolini et Hitler, conduisant à l'annexion des Sudètes, en octobre 1938. Quand les deux jeunes gens arrivent à Prague, la capitale tchécoslovaque était envahie de réfugiés des Sudètes, région frontalière avec l'Allemagne.

Winton profite alors d'une loi britannique autorisant l'immigration d'enfants de moins de 17 ans, si une caution est déposée et des familles s'engagent à les accueillir. Il ouvre un bureau à Prague, recueille les demandes, obtient les papiers du Foreign office, et organise le départ de centaines d'entre eux dans huit trains. Le neuvième, prévu le 1er septembre, date de l'invasion de la Pologne par Hitler, ne partira jamais, et les deux cents enfants qu'il aurait dû transporter meurent en déportation. De retour à Londres, Winton s'engage comme pilote dans la Royal air force et combat dans ses rangs. Après guerre, il travaille pour la Croix-Rouge et reste toute sa vie actif dans l'humanitaire.

Le plus étonnant dans l'histoire de ce grand homme et résistant au nazisme est le silence qu'il garda sur ses actes. Ce n'est qu'en 1988 que sa femme Grete, depuis décédée, tomba par hasard sur un dossier contenant les listes et les photos des enfants évacués. Elle contacte la femme du magnat de la presse Robert Maxwell (né juif tchèque), Elisabeth, spécialiste de la Shoah, qui s'empare du dossier. Suite à ses recherches, une émission de télévision organise la rencontre de Winton avec certains des enfants qu'il avait contribué à sauver. L'émotion est immense. Alors septuagénaire, Winton, que l'on n'avait pas prévenu des retrouvailles, minimise son rôle dans ce sauvetage, faisant même mine de l'avoir oublié…

Anobli par la reine Elisabeth en 2002, décoré par Vaclav Havel, Winton a ensuite fait l'objet de plusieurs documentaires. Voici dix ans, dans un cinéma parisien où l'un d'eux était projeté, le nonagénaire avait conquis la salle par son humour très britannique, sa simplicité et sa modestie. Un héros très discret. Voilà qui était Nicholas Winton. Si le paradis existe, Nicholas Winton doit y occuper une très belle place !

Source : internet

Le professeur Giovanni Borroméo

Alors que le monde a été confronté au nouveau coronavirus Covid-19 et que des milliers de personnes à travers la planète se sont retrouvées isolées en quarantaine, voici l'incroyable histoire du '' syndrome K '', remontant aux années 1940. Cela se passe en Italie, dans un hôpital de Rome.

L'histoire se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale, en Italie. Dans un hôpital de Rome, pour sauver la population israélite de la capitale italienne, un médecin a l'idée géniale d'inventer une maladie fantaisiste, qu'il décrit comme mortelle et hautement contagieuse. De quoi faire peur aux nazis, qui éviteront de fouiller l'hôpital !

Il est vrai que, de tout temps, la peur des épidémies et des virus mortels a terrorisé les populations, de la peste du Moyen-Âge à la grippe espagnole à la fin de la Première Guerre mondiale… En 1943, on apprend qu'une étrange épidémie ferait des ravages en Italie. Découverte par le professeur Giovanni Borromeo, médecin-chef de l'hôpital Fatebenefratelli, une institution médicale catholique située sur l'île Tibérine, en plein cœur de Rome, la maladie serait concentrée dans un quartier de la capitale italienne.

Décrite par le professeur Borromeo comme étant très contagieuse, elle se caractérise par une dégénérescence neurologique causant des convulsions, une démence, puis une paralysie progressive, entraînant la mort par asphyxie. Le médecin-chef baptise ce terrible virus du nom du '' syndrome K '', ce qui rappelle le bacille de Koch, la bactérie entraînant la tuberculose.

Une maladie imaginaire.

Les premiers cas seraient apparus à la fin de l'été 1943, au moment où l'armée allemande envahit le nord du pays pour réinstaller au pouvoir son allié Benito Mussolini, renversé quelques semaines auparavant. Rome est déclarée ville ouverte, et est placée sous l'autorité du général Kesselring.

Le 16 octobre 1943, la Gestapo et les troupes de la SS, dirigées par le commandant Kappler, lancent la rafle du ghetto de Rome, arrêtant plus de 1 200 Juifs romains, hommes, femmes et enfants, qui sont déportés vers le camp d'extermination d'Auschwitz, en Pologne.

Poursuivant leurs recherches dans les quartiers alentour à la recherche de fugitifs, l'armée allemande renonce à fouiller l'hôpital Fatebenefratelli, sur les conseils du professeur Giovanni Borromeo. Ce dernier explique que les nombreux patients souffrant du '' syndrome K '' sont placés à l'isolement, en quarantaine, afin d'endiguer l'épidémie. Alors, sans demander leur reste, les soldats nazis font demi-tour, de peur de contracter cette atroce maladie, et ne remettront plus jamais les pieds sur l'île bordée par le fleuve Tibre.

Le subterfuge du médecin romain a fonctionné ! Car le '' syndrome K '' est une pure invention, afin de protéger la population juive romaine des rafles allemandes. Et si Borromeo a choisi la lettre '' K '', c'est en référence aux chefs allemands qui font la loi à Rome durant cette période !

Son pied de nez et son audace permettent de sauver près d'une centaine de vies entre octobre 1943 et juin 1944, date de la libération de la ville par les Alliés.

Un travail d'équipe.

Bien avant l'arrivée des nazis, l'hôpital sert de refuge à la population juive depuis 1938 et l'adoption par l'Italie fasciste des lois antisémites. À cette époque, le professeur Giovanni Borromeo, avec l'accord du frère Maurizio Bialek, qui dirige l'hôpital Fatebenefratelli au nom de l'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu, propriétaire de l'établissement, autorise son confrère Vittorio Emanuele Sacerdoti à continuer à travailler avec de faux papiers.

À partir de ce moment, l'établissement reçoit régulièrement des patients envoyés de l'hôpital juif, afin de les soigner. Alors que les conditions de vie deviennent de plus en plus compliquées pour la population israélite romaine, Borromeo, Sacerdoti et un autre médecin, le docteur Adriano Ossicini, réfléchissent à leur stratagème, qu'ils rodent au fil du temps.

Ce stratagème, le Dr Ossicini l'avait raconté dans le journal italien '' *La Stampa* '', « il y a quelques années : '' Le syndrome K '' était mentionné sur le dossier du patient pour indiquer que la personne malade n'était pas malade du tout, mais juive, a-t-il expliqué. Nous avons créé ces documents pour les Juifs comme s'ils étaient des patients ordinaires, et au moment où nous devions diagnostiquer la maladie dans les dossiers, nous indiquions que c'était le '' syndrome K ''. Ils étaient tous en bonne santé, c'était juste un code qui signifiait secrètement que ces personnes étaient cachées dans l'hôpital ! »

Un haut lieu de la résistance italienne.

Ces mystérieux patients, juifs mais aussi opposants politiques, sont confinés dans un service dédié, situé dans une aile de l'hôpital. En lien avec la résistance italienne et avec l'aide des religieux catholiques propriétaires de l'hôpital, des familles entières recevaient des faux documents afin de quitter clandestinement l'institution en plein cœur de Rome, pour aller se cacher dans différents monastères dans les campagnes environnantes.

Au sous-sol de l'édifice, un émetteur radio clandestin reliait le lieu avec les Partisans de Rome et de la région. Reconnus pour leur lutte contre le fascisme à la Libération, Giovanni Borromeo et ses acolytes furent salués pour leur bravoure en Italie.

En 2004, le mémorial israélien de Yad Vashem à Jérusalem, dédié aux victimes de la Shoah, a reconnu Borromeo (43 ans après la mort du médecin italien) comme l'un des '' justes parmi les Nations '', titre qui salue la mémoire des hommes et des femmes ayant risqué leur vie pour sauver les Juifs durant la Seconde Guerre mondiale.

En 2016, c'est au tour de l'hôpital Fatebenefratelli, qui est toujours en activité, d'obtenir le titre de '' Maison de vie '', décerné par la Fondation internationale Raoul Wallenberg. À l'entrée de l'institution, une plaque rappelle aux passants cette histoire incroyable, et conclut : *'' Cet endroit a été un phare dans les ténèbres de l'Holocauste, et notre devoir moral est de nous souvenir de ces grands héros pour que les nouvelles générations puissent les connaître et en prendre la mesure ''.*

Source : internet

4.9 - Le mot du trésorier :

Vous pouvez vous procurer l'insigne du 12 au prix de 15, 00 € Franco de port et au prix de 10, 00 € sans frais de port.

Commandes à passer auprès du MDL/C Zanette Claude. Joindre le chèque à la commande à l'ordre de : **Amicale des Anciens du 12ème Chasseurs.**

***Rappel* : la cotisation annuelle est de 26, 00 € et 13 € pour les veuves.**

La VITALITE d'une amicale dépend beaucoup du nombre de ses membres payant régulièrement leur cotisation et assistant à ses réunions et manifestation patriotiques.

5 - Nouvelles des camarades

5.1 - Nouvelles adhésions :

Lieutenant-colonel SORO Fernand 63 Rue Montgolfier 69006 LYON
Etait capitaine commandant le 2ème escadron du 01.09.1971 au 31.08.1975
Tél. : 06.85.3.92.72 – Courriel : fsoro@free.fr

5.2 - Changement d'adresse postale, téléphone ou courriel :

Adjt ROUX Jean-Pierre : jean-pierre.roux08@wanadoo.fr

5.3 - Nos peines :

- Le secrétariat a eu connaissance début mars du décès de Madame Délices Colette le 28 juillet 2019. Elle était l'épouse de notre camarade le maréchal des logis chef Philippe Délices décédé en mai 2012.

- Décès le 18 décembre 2019 de Madame Thielleux Gudrun, épouse de notre camarade le lieutenant-colonel Jean-Noël Thielleux.
Les obsèques ont été célébrées en l'église Sainte-Bernadette à Angers.

- Décès le 16 janvier 2020 à l'âge de 91 ans du colonel Roger Ulpat. Il était au 12ème Chasseurs en 1966-67. Il était le frère de notre camarade le lieutenant-colonel Claude Ulpat.

- Décès du capitaine Guy Coupez en date du 26 janvier dernier.
Officier issu du rang il avait servi au 3ème Hussards entre 1969 et 1975 en exerçant successivement les fonctions de chef de peloton, de lieutenant en 1er et officier de garnison puis capitaine de l'E.C.S. au 12 à partir de 1976.

- Décès de Madame Nadine Jean à l'âge de 64 ans. Elle était l'épouse de notre camarade le major Francis Jean.

- Décès de Patrick Devedjian, ancien Ministre, Président du Département des Hauts-de-Seine, hospitalisé après avoir été diagnostiqué positif à la Covid-19. Il est décédé dans la nuit du samedi 28 au dimanche 29 mars. Voir également § 5.5.

* Décès du général Jean-René Perrin décédé le 2 avril à l'âge de 92 ans, (promotion 46-48), beau-père du général (2s) Hervé de Parseval.

* Décès le 3 avril de notre camarade le maréchal des logis Jean-Marie Moulin. Il était sous-officier échelon au 4ème escadron de 1982 à 1984. Il avait rejoint nos rangs en 2017 et était toujours fidèle à nos manifestations.

* Décès du général de Corps d'Armée (2s) André Dupuy de La Grand'Rive décédé le 3 avril à l'âge de 88 ans (promotion 50-52), ancien Inspecteur de l'ABC.

* Décès du GDI(2s) Clément de La Ruelle survenu le mardi 5 mai à Vincennes. Ancien chef de corps du 2ème Régiment de Chasseurs de 1978 à 1980, le général de La Ruelle a terminé sa carrière comme général commandant l'Ecole d'état-major à Compiègne.

Le 08 mai 2020 :

« Chers Anciens, compagnons d'armes de Papa, chers amis des parents, chers amis, cher cousin,

Mes frère et sœurs, mon beau-frère le GBR (2S) Bertrand de Couët et moi, vous remercions de vos très chaleureux messages de soutien envoyés à l'occasion du décès de Papa. Nous le savions, mais les très nombreux messages oraux et écrits nous ont rappelé combien nos parents ont été appréciés au fil des garnisons et unités. Les circonstances étant ce qu'elles sont, nous ne pouvions pas donner l'ampleur que nous aurions aimé donner aux obsèques de Papa.

Respectueusement, bien à vous.
Colonel Benoît de La Ruelle
Attaché de défense pour la Libye/ French DA for Libya.

Le 20 mai 2020 :

Réponse au président le chef d'escadrons Paul Lemaire :

« Commandant, j'ai lu avec beaucoup d'émotion votre courrier évoquant vos souvenirs avec papa. Depuis le décès de notre maman en 2017, une partie de papa n'était plus là. J'étais tellement heureuse qu'il demande lui-même à aller à la messe de la cavalerie aux Invalides à l'automne 2018 ! Je me souviens effectivement de personnes dont vous, venues le saluer et qu'il n'a pas reconnus. Mais par contre, je peux vous assurer que durant toute la messe son regard était hypnotisé par les uniformes des jeunes gens devant lui. Ce fut sa dernière sortie militaire et dans quel cadre ! La maladie de parkison l'a affaibli peu à peu et il s'est éteint paisiblement pour retrouver notre maman là-haut. Ils veillent tous les deux sur nous maintenant. Je vous remercie à nouveau pour le bel hommage que vous lui rendez dans votre courrier.
Respectueusement ».
Florence de La Ruelle.

&&&

Le 23 avril au Mali, lors d'une opération contre des djihadistes, le brigadier Dmytro Martynyou avait été blessé. Soigné à l'hôpital militaire Percy de Clamart dans la banlieue parisienne, il est décédé des suites de ses blessures le 1er mai, a annoncé, samedi 2 mai, la présidence de la République française par voie de communiqué. Emmanuel Macron y souligne « *le courage des militaires français engagés au Sahel* ».

L'armée française est à nouveau en deuil : un légionnaire a été ‘’ tué au combat ‘’ lundi 4 mai 2020 lors d'une opération de lutte contre les groupes armés djihadistes au Mali, a indiqué la présidence française, annonçant ainsi le deuxième décès en quatre jours dans les rangs de la force française Barkhane au Sahel.

Le soldat, qui appartenait au 1er Régiment étranger de cavalerie de Carpiagne (Bouches-du-Rhône), était engagé dans une action de harcèlement zonal et ‘’ de ratissage contre les groupes armés terroristes ‘’, selon un communiqué de l'état-major des armées. ‘’ Prise à partie à courte distance, l'unité de tête a riposté et a mis hors de combat deux djihadistes. Au cours de cette action de feu, le 1ère classe Kévin Clément, embarqué à bord d'un véhicule blindé léger, a été grièvement blessé par un tir ennemi ‘’, a-t-il précisé. Il a été évacué par hélicoptère vers l'antenne chirurgicale de Gao.

Ce décès porte à 43 le nombre de militaires français tués au Sahel depuis le début de l'intervention française en 2013, selon un comptage effectué à partir de chiffres publiés par l’état-major.

L’amicale présente ses plus sincères condoléances à ces familles éprouvées.

& & &

Paul NEVE, ancien du 12 décède le 27 novembre 1934

« Trésorier de l’Association des Officiers de Réserve de Sedan (AORS), nous avons notre local au sein du Quartier Fabert et sommes en fait les derniers ‘’ militaires ‘’, si l’on peut dire à occuper une infime partie de ce lieu historique à quelques mètres de l’endroit où ce jeune militaire de trente ans perdit la vie un jour de novembre 1934.

Article du journal ‘’ Le Petit Ardennais ‘’ - Suite mortelle d’accident :

Mardi à 16 heures est mort à l’hôpital militaire le maréchal des logis chef Paul Nève du 12ème Chasseurs, qui a succombé à la suite d’un accident survenu il y a quelques jours dans la cour du quartier Fabert.

Ce sous-officier montait un jeune cheval qui s'est cabré et s'est renversé sur son cavalier, lui occasionnant une fracture du crâne. Depuis le jour de ce pénible accident, les médecins n'avaient aucun espoir de sauver le malheureux maréchal des logis chef qui est âgé de 31 ans et marié, sans enfant.

Au 12ème Chasseurs le sous-officier qui était particulièrement estimé de ses chefs et aussi aimé des cavaliers et de ses camarades sera profondément regretté.

A sa veuve qui habite Faubourg du Ménil et à sa famille, nous adressons nos bien vives condoléances.

Maréchal des Logis-chef Paul NEVE

Paul NEVE est né le 24 janvier 1904 à Raismes, hameau de Vicoigne (département du Nord) dans une famille d'agriculteurs. Il choisit la carrière militaire.

Maréchal des Logis-chef au 12ème régiment de Chasseurs à Cheval, il épouse ma grand-mère en 1928 à Sedan où ils résident Faubourg du Ménil non loin du Quartier Fabert.

C'est dans l'enceinte même du Quartier Fabert qu'un tragique accident va se produire alors qu'il monte un jeune cheval. Il décédera quelques jours plus tard à l'hôpital militaire de Sedan victime d'une fracture du crâne le 27 novembre 1934.

Ses obsèques ont été célébrées le 29 novembre à l'église Saint Charles et il a été inhumé dans son village natal.

Ma grand-mère et lui n'auront pas eu d'enfant. Il n'y a donc aucun lien du sang entre lui et moi. Mais il en existe un beaucoup plus fort, sans ce tragique accident, je ne serais certainement pas là aujourd'hui.

Un grand merci à l'Amicale des Anciens du 12 de me permettre de lui rendre ce modeste hommage ».

Jean-Philippe Antoine

54 - Nouvelles des uns et des autres :

55.1 - Courriers :

*** *ANSART DE LESSAN Michel, général* :** *(18.04.2020)*

« Le 29 mars 2020, la presse faisait largement écho du décès de Monsieur Patrick Devedjian, Président du Conseil général puis départemental des Hauts-de-Seine et première personnalité politique française en activité à mourir du coronavirus à l'âge de 75 ans. L'Amicale des Anciens du 12ème Régiment de Chasseurs, par la voie de son secrétaire et du bureau, faisait également part de cette disparition. En effet, cet élu de renom avait été non seulement maire, député, ministre, conseiller général mais aussi sous-lieutenant, chef de peloton porté au 3ème escadron du 12ème Chasseurs à Sedan (1er mars - 31 Octobre 1970) après sa formation EOR à Saumur) et par la suite adhérent de notre Amicale.

Le capitaine Alain de Haut de Sigy commandait à l'époque le 3ème escadron : il me disait dernièrement qu'il se souvenait d'un sous-lieutenant sous ses ordres, enjoué, plein d'humour, particulièrement motivé, faisant d'ailleurs un très '' beau duo '' avec le lieutenant canadien Richard Aubry, chef de peloton EBR dans le même escadron.

Je me permets de lui rendre hommage à coté d'anciens qui l'ont connu, car, concerné par la formation des EOR à Saumur comme commandant de la IVème Division EOR dans les années 82-83, j'avais pu constater à l'époque que les futurs élites de la Nation n'avaient pas forcément

une âme d'élites de la Défense et qu'au Service National dans les forces, beaucoup préféraient d'autres formes de service comme celui de la Coopération à l'étranger ou outre-mer.

Nos recherches auprès de l' ANORABC - Saumur, de l'Ecole de Cavalerie ainsi que les archives de l'Amicale ne nous ont pas permis de retrouver des souvenirs et des photos des périodes militaires de Patrick Devedjian à Saumur et à Sedan. Néanmoins Info 12 dans son numéro 18 de décembre 2000 mentionne par le général Frédéric Drion, un déjeuner parisien chez le sous-préfet Benoit Le Mière, en compagnie du général Ledeuil, du député Yves Fromion, et du maire d'Antony Patrick Devedjian. Deux ans plus tard, ce dernier, nommé ministre délégué aux Libertés locales sous la présidence de Jacques Chirac, adhère à l'Amicale du 12ème Chasseurs.

Quelques années plus tard, Info 12 dans son numéro 41 de décembre 2008, sous la plume de l'adjudant-chef René Petitdan, relate lors de la Garden Party du défilé du 14 juillet 2008, sa rencontre avec un ancien du 12, Patrick Devedjian, alors Président du Conseil départemental des Hauts-de-Seine sous la Présidence de Nicolas Sarkozy.

Au risque de froisser la modestie de notre maire délégué de la commune de Villers-Cernay, je prends la liberté de reproduire la photo-souvenir de cette sympathique rencontre ».

* ***BREMONT René, monsieur*** **:** *(23.04.2020)*

« Bonjour Camarades du 12ème Régiment de Chasseurs,

En ce jour de la Saint-Georges impossible de ne point penser aux camarades du 12ème Régiment de Chasseurs.

Etant incorporé début Mai 1968 et libérable fin Août 1969, je n'ai donc fêté la Saint Georges au régiment qu'une seule fois. Nous étions en manoeuvre au Camp de Mailly et à cette occasion le capitaine Guinard a sabré le champagne avec la hache du matériel d'incendie.

Il faisait beau comme aujourd'hui et nous étions plus jeunes : un très beau souvenir !.

Par Saint Georges, vive la cavalerie !

Et par Murat vive le 12ème ! ».

Réponse du général Guinard (24.04.2020) :

« Souvenirs, souvenirs !.....

Merci à René Brémont de ce rappel d'une période merveilleuse ! Le 1er escadron, que j'avais l'honneur et la chance de commander, était détaché à Mailly pour 3 semaines en soutien du séjour au camp de la Division d'application de l'EAABC de Saumur. Pas de limitation de potentiel (kms !), pas de limitation en carburant, le régiment à 150 kms, c'était le paradis pour le capitaine, et pour tout le monde, je l'espère !

Mais il nous faut revenir aux réalités du jour ! Que Saint Georges, que nous venons de fêter, nous aide à faire rayonner l'esprit cavalier qui nous aidera à affronter victorieusement Covid 19 et autres virus à venir !.....

Merci encore à l'équipe qui maintient haut l'esprit du 12.

Amitiés à tous ».

Général Jean Guinard (confiné à Djibouti !).

*** <u>COULON Bruno, brigadier-chef</u> :** *(27.03.2020)*

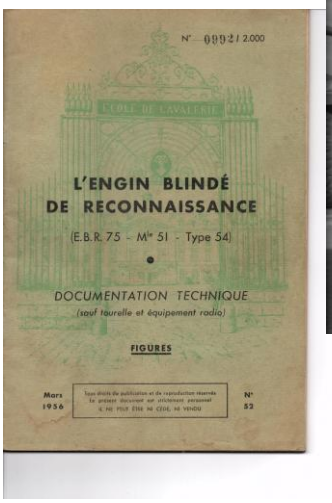
« En ces moments difficiles traversés par la nation, j'ai une petite pensée pour l'amicale du 12ème Chasseurs. Qu'elle soit le garant des valeurs de la France comme l'aurait été lorsqu'il était encore '' debout '' notre glorieux régiment.

Une pensée également pour notre camarade le brigadier-chef Jean-Claude Frelechoux, qui, du côté de Saumur se démène notamment à travers l'organisation du traditionnel repas du 12/12 pour que perdure la tradition. Cette réunion nous a permis mon épouse et moi, de rencontrer des anciens très ancrés dans les valeurs de la cavalerie : C.E. Meslet, A/C Sailly, A/C Lebacq que j'ai côtoyé au régiment en 1982 alors qu'il était MDL au 2ème escadron.

Je pense que toutes manifestations prévues ce printemps seront reportées ou annulées, c'est pourquoi, j'espère vous rendre une petite visite en 2021 du côté de Sedan, je serai alors en retraite ».

*** <u>DECORDE Patrick, brigadier</u> :** *(27.04.2020)*

Nous envoie quelques photos.



* ***de FOMBELLE Guy, lieutenant-colonel*** *:* (17.02.2020)

« A la demande de François de Guiringaud, mon cousin par alliance, je vais vous évoquer un souvenir :

Dernier Chef de Corps du 19ème Régiment de Dragons, régiment dérivé du RICM de Vannes, après sa dissolution en Septembre 1994, j'ai eu la mission de ramener l'Etendard à Vincennes. Parti le 25 Janvier 1995 de Vannes en voiture militaire avec un garde armé, nous avons rejoint le Fort de Vincennes en début d'après midi. J'arrive dans cette salle magnifique, très haute de plafond ou tous les emblèmes des Régiments dissous, Etendards, Drapeaux sont installés sur une couronne… Image très impressionnante que je garde encore en tête 25 ans après, de voir au dessus de moi tous ces '' symboles " qui ont marqués l'histoire de France. Le colonel fait ensuite descendre cette couronne à ma hauteur et me demande où je voulais positionner l'Etendard du 19 RD ? Je lui réponds immédiatement à coté de celui du 12ème Régiment de Chasseurs car mon père y a été affecté en 1939.Très organisée, car on ne mélange pas les drapeaux avec les étendards, je me retrouve très vite face à l'Etendard du 12ème Régiment Chasseurs. Intense moment d'émotion et de respect. Je glisse alors ma hampe à son coté … et voilà ces deux magnifiques emblèmes réunis pour longtemps !

Un Chasseur à coté d'un Dragon un beau symbole ''.

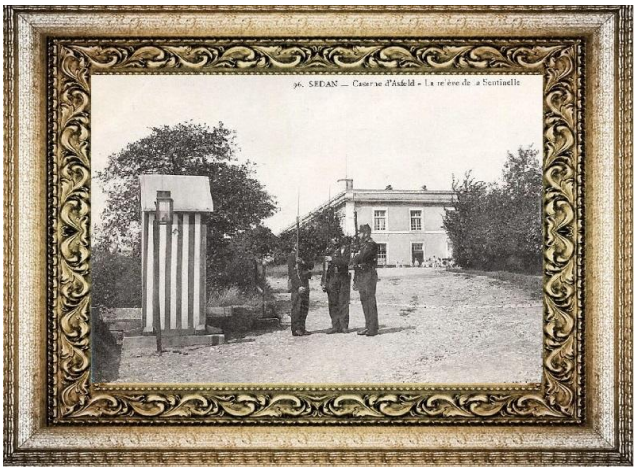
<u>*NDLR*</u> : Hélas mon cher colonel, depuis, l'étendard du 12ème Chasseurs jugé '' trop fatigué '' est allé rejoindre la réserve du musée de l'armée à Satory… Il eut mérité d'être vous en conviendrez, exposé aux invalides…

C.E. Lemaire

* ***DELOFFRE Joël, Brigadier :*** *(30.12.2019)*

Nous envoie quelques photos.

Caserne d'Asfeld, la relève



* ***<u>MAISONNEUVE Michel, lieutenant-général</u> :*** *(16.02.2020)*

« Merci pour cette gentille invitation aux cérémonies et assemblée générale de cet été. Malheureusement, encore une fois, nous ne serons pas en mesure de voyager en belle France. Nous nous sommes promis d'assister à une future rencontre.

Entretemps, on m'a demandé de siéger sur le conseil d'un tout nouveau Centre d'excellence pour le traitement et la recherche sur la douleur chronique de nos Vétérans situé près de chez nous à l'Université McMaster. Ceci me permet de demeurer impliqué dans les soins pour nos jeunes et moins jeunes Vétérans, surtout ceux affligés de traumatismes et de douleurs; ils ne méritent pas moins, étant donné leur service au Canada.

Je vous souhaite d'excellentes cérémonies et assemblée, et veuillez transmettre à notre Président Lemaire et tous et toutes nos sincères salutations du Canada.

Audace n'est pas déraison, et ADSUM ! ».

<u>Le 20.04.2020</u> :

La présente crise nous porte à faire du ménage et revoir de vieux dossiers et vielles photos. J'en ai trouvées de mon service avec le 12ème à Sedan de 1978-80.

Photo 1: Lieutenant Maisonneuve avec son peloton...
Photo 2: Capitaine Juilliard prenant le commandement du 1er escadron
Photo 3: Colonel Baud, chef de corps avec le capitaine Perrodon
Photo 4: Lieutenant-colonel Moriot et capitaine de la Tousche
Photo 5: Capitaine Maisonneuve et des collègues pour la Saint-Georges avril 1980
Photo 6 : MDL Chef Daniel Dru, je crois...
Photo 7 : Adjudant Carbonneau, je crois...

*__***SORO Fernand, lieutenant-colonel*** *: (16.02.2020)*

« Je viens de recevoir le bulletin Info 12 de décembre 2019 suite à mon adhésion. Grâce à lui, j'ai fait un bond fantastique de près d'un demi-siècle, dans mon existence.

Vous m'avez submergé avec tous ces souvenirs d'une époque qui compte parmi les plus belles années de ma carrière militaire. A priori, Sedan nous semblait être le bout du monde. Avec ma famille nous y avons reçu un accueil chaleureux. Nulle part ailleurs nous avons ensuite trouvé une aussi extraordinaire '' famille '' prompte à se réjouir des moments heureux passés ensemble, comme à nous accompagner dans les moments les plus difficiles.

Nous n'oublierons jamais le 12ème et la garnison de Sedan.

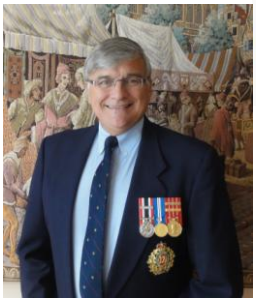
Je vous adresse tous mes compliments pour la qualité de ce document, tant technique que rédactionnel ».

* ***TECHER Octave, major :*** *(22.02.2020)*

« La 339ème promotion de l'ENSOA a été baptisée le 13 février 2020 ».

NDLR : L'adjudant-chef Emmanuel Techer, fils de notre camarade le major et madame Techer Octave, est mort pour la France le 13 juillet 2011. Voir bulletin Info 12 n° 62 page 48 qui relate sa biographie et le n° 63 qui relate le nom d'une rue à son nom dans la ville de Souzay Champigny (49).

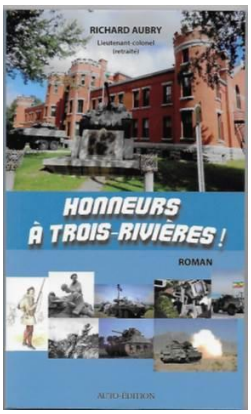
55.2 - Annonces :



Lieutenant-colonel Richard Aubry

Nous fait part de son nouveau roman intitulé ‘’ Honneurs à Trois-Rivières ! ‘’ sorti le 22 mai dernier.

En lien non officiel avec les festivités qui entoureront en 2021 le 150ème anni-versaire du 12ème RBC, l'histoire met en valeur quelques moments forts de l'historique de l'unité et rend aussi hommage à plusieurs des anciens du régiment dont le général Jean-Victor Allard et la caporale Karine Blais qui est décédée en Afghanistan en 2009.



De concert avec les autorités policières de Trois-Rivières, les membres de la Régulière et de la Milice du 12ème RBC, seront mis à contribution pour l'opération d'intervention majeure contre les Hells Angels et leurs clubs-écoles qui sévissent dans la ville.

Ce livre est le septième roman de la série dite ‘’ des villes ‘’. L'auteur met à profit son expérience militaire pour écrire des histoires fictives basées sur des situations réelles mettant en scène un des escadrons de son ancien régiment, à savoir l'escadron A.

Tous ses livres peuvent-être consultés ou achetés sur le site suivant :

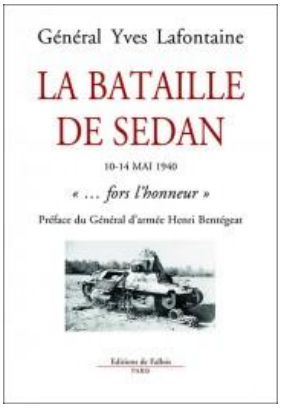
https://bouquinbec.ca/boutique/catalogsearch/result/?q=Aubry

& & &

Général Yves Lafontaine

Le général de division Yves Lafontaine a servi dans l'Arme blindée cavalerie. En 1988, comme officier d'état-major, il a négocié avec la *Bundeswehr* les fondements de la brigade franco-allemande. Il a commandé un régiment de reconnaissance blindé à Pforzheim, en Allemagne, puis l'École de cavalerie de Saumur de 1998 à 2000. Il termine sa carrière comme inspecteur de l'infanterie, des troupes de marine et de l'arme blindée cavalerie, jusqu'en 2004. Il nous fait part de la parution de son livre intitulé ‘’ La bataille de Sedan ‘’ aux ditions de Fallois-Paris. L'ouvrage (248 pages) est au prix de 23 €.

La version ebook : EAN : 9791032102411 est au prix de 16, 99 €.



10-14 Mai 1940. « …fors l'honneur ».

Préface du général d'armée Henri Bentégeat.

Mai 2020, quatre-vingtième anniversaire du désastre de Sedan. De nombreux auteurs, historiens français et étrangers, se sont penchés sur cette bataille dont les conséquences furent dramatiques pour la France.

L'originalité de cette étude repose sur le fait que l'auteur, qui n'est pas historien, aborde l'évènement essentiellement dans sa dimension humaine, mettant l'accent sur le comportement des combattants, tant français qu'allemands. Il montre les réactions de peur, de panique, mais aussi de courage allant parfois jusqu'à l'héroïsme, d'un côté comme de l'autre. Il développe l'action des chefs, leur perspicacité, leur audace, leur intelligence de situation… ou, au contraire, leur passivité et leur aveuglement. Il plaide pour que soit enfin reconnu le fait que, dans la plupart des cas, les soldats français n'ont pas démérité et que leur honneur est sauf.

55.3 - Humour :

L'adjudant-chef a un jour avalé un paquet entier de somnifères. Il a cligné des yeux.
L'adjudant-chef mesure son pouls sur l'échelle de Richter.
L'adjudant-chef connaît la dernière décimale de Pi.
L'adjudant-chef peut taguer le mur du son.
Quand la tartine de l'adjudant-chef tombe, la confiture change de côté.
Dieu voulait créer l'univers en 10 jours. L'adjudant-chef lui en a donné 6.
L'adjudant-chef est capable de laisser un message avant le bip sonore.

Et dire qu'aujourd'hui nos jeunes ne connaissent même pas l'adjudant-chef !
Quel gâchis ! !

55.4 - Nostalgie :

Prochaine réunion de bureau le 13 décembre 2020 avant le déjeuner du 12.12